

The Great Good Place : Traduction française

Une demande officielle a été faite à l'éditeur afin d'obtenir les droits de la réaliser.

J'ai obtenu ce 10 mars 2022 une réponse me laissant entendre qu'ils s'en foutaient et que ça relevait de l'auteur uniquement...

Si quelqu'un sait comment contacter Ray Oldenburg, je suis preneur ;)

En attendant, cette traduction est en cours.

Version anglaise*

Version française

code LaTeX

Généré danx TexMaker via LuaLatex

[TGPLVF.tex](#)

```
\documentclass[12pt,a4paper,twoside]{book}
%\documentclass[12pt,a4paper,twoside,openright]{book}
%\usepackage[lmargin=142pt,rmargin=95pt,tmargin=127pt,bmargin=123pt]{geometry}
\usepackage[utf8]{inputenc}
\usepackage[T1]{fontenc}
\usepackage[french]{babel}
\usepackage{amsmath}
\usepackage{amsfonts}
\usepackage{amssymb}
\usepackage{blindtext}
\usepackage{epigraph}
\let\originalepigraph\epigraph
\setlength{\epigraphwidth}{0.9\textwidth}
\usepackage{hyperref}
\usepackage{ulem}

\author{Ray Oldenburg \\\
\small (traduction : \href{https://www.tiers-lieux.be}{\textbf{tiers-lieux.be}})\\\
\small \href{https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.0/be/}{Creative Commons BY-NC-SA 2.0 Belgique}
}
\date{Février 2022}
\title{
```

```
The Great Good Place \\
\large Cafés, bibliothèques, bars, salons de coiffure \\
et autres lieux informels au c\oe ur de communautés.}
```

```
\begin{document}
```

```
\maketitle
```

```
\newpage
```

```
\paragraph{\textbf{\large A propos de la traduction}}
```

```
\paragraph{Bienvenue dans cette traduction non-officielle de \og The Great Good Place \fg{}}.
```

```
\paragraph{La traduction n'a pas été réalisée par un traducteur professionnel ni même par une personne maitrisant bien la langue anglaise. \\
```

```
Elle a été faite à grand renfort de DeepL et de recherches internet concernant le jargon américain.
```

```
\paragraph{Il a semblé nécessaire de réaliser cette traduction car les tiers-lieux sont devenus un phénomène de société dans toute la francophonie et dont les origines sont obscures pour la très grande majorité, même ceux travaillant directement à en créer ou à les promouvoir.
```

```
\paragraph{L'absence de traduction du présent livre ainsi que des définitions qui n'étaient que des brouillons incomplets ont vu naître des évolutions des tiers-lieux qui n'auraient pas dû en être.
```

```
\paragraph{On ne peut définir le devenir d'une chose si l'on en ignore son passé : une évolution commence toujours aux origines et non à un point choisi plus ou moins arrangeant que l'on re-définit pour le faire évoluer à notre envie.
```

```
\paragraph{Certains, comme Antoine Burret, ont apporté des réponses et la possibilité de définir mieux ce qu'étaient, ce que sont et ce que pourraient devenir les tiers-lieux, mais le travail sociologique réalisé au travers de sa thèse ou de son livre ne sont hélas pas à la portée du premier venu.
```

```
\paragraph{Nous partons du fait que s'il n'est possible à personne de définir clairement ce que sont les tiers-lieux actuellement, c'est que tout le monde est dans l'erreur.\\ Pour réparer une erreur, on en regarde son origine et l'on corrige ce qui est l'origine de cette erreur. Dans ce cas-ci, il s'agit simplement du fait que le présent livre n'a jamais été lu car, à l'origine, en anglais et difficilement trouvable et qu'il était donc tout à fait satisfaisant de se baser sur une définition Wikipédia.
```

```
\paragraph{}Nous comprenons parfaitement que le présent livre n'ait pas
été traduit, il s'adresse à des américains afin de leur faire découvrir
ce qui diffère entre eux (les Etats-Unis) et nous (l'Europe).\ \ Il n'y
avait donc aucune raison que ce livre soit un jour traduit puisqu'il a
été écrit pour une certaine culture enviant certains aspects d'un
autre.\ \
```

Ce que nous voyons comme un très gros problème est que l'envie de l'Europe à s'aligner sur le modèle américain amène à, en Europe, avoir besoin maintenant de tiers-lieux également car nous n'avons que peu de lieux correspondant encore à ce qu'Oldeburg décrivait.

```
\paragraph{}Le fichier \LaTeX sera disponible sur le site
www.tiers-lieux.be.
```

```
\paragraph{}Pour plus d'informations : \href{mailto:info@tiers-
lieux.be}{info@tiers-lieux.be}
\ \
\rule{0.5\linewidth}{1pt}
```

```
\paragraph{}\ \large \textbf{Traduction - Cahier de route :}
\begin{itemize}
\small \item \sout{0.1 : Première phase de traduction}
\large \item 0.2 : Deuxième phase de traduction
\small \item 0.3 : Traduction finie
\small \item 0.4 : Re-travail des traductions 25\%
\small \item 0.5 : Re-travail des traductions 50\%
\small \item 0.6 : Re-travail des traductions 75\%
\small \item 0.7 : Re-travail des traductions 100\%
\small \item 0.8 : Relecture générale
\small \item 0.9 : Optimisation \LaTeX
\small \item 1.0 : Relecture, versions A4 et A5.
```

```
\end{itemize}
\tableofcontents
\setcounter{tocdepth}{1} % Show sections
%\setcounter{tocdepth}{2} % + subsections
%\setcounter{tocdepth}{3} % + subsubsections
%\setcounter{tocdepth}{4} % + paragraphs
%\setcounter{tocdepth}{5} % + subparagraphs
```

```
\paragraph{}
```

```
\newpage
```

```
\chapter{Le problème du lieu aux États-Unis}
```

```
\epigraph
```

```
{\textit{Un certain nombre d'écrits américains récents indiquent que la
nostalgie de la petite ville ne doit pas être interprétée comme dirigée
```

vers la ville elle-même : il s'agit plutôt d'une \og quête de la communauté \fg{} (comme le dit Robert Nisbet) - une nostalgie d'une unité de vie compréhensible et intégrale. \\\

La question cruciale n'est pas de savoir si la petite ville peut être réhabilitée à l'image de sa force et de sa croissance antérieures - car il est clair que c'est impossible - mais si la vie américaine sera capable de faire évoluer une autre communauté intégrale pour la remplacer. \\\

C'est ce que j'appelle \og le problème du lieu en Amérique \fg{}, et à moins qu'il ne soit résolu d'une manière ou d'une autre, la vie américaine deviendra plus désordonnée et fragmentée qu'elle ne l'est actuellement, et la personnalité américaine continuera d'être inquiète et insatisfaite.}}{\textit{\textbf{Max Lerner}} \\\ America as a Civilization \\\ 1975}}

\paragraph{}Les années qui ont suivi ont confirmé le diagnostic de Lerner. \\\

Le problème du lieu en Amérique n'a pas été résolu et la vie est devenue plus confuse et fragmentée.

\paragraph{}Aucune nouvelle forme de communauté intégrale n'a été trouvée : la petite ville n'a pas encore trouvé son remplaçant, faisant des Américains un peuple insatisfait. \\\

Ce qui pouvait sembler pouvoir devenir la nouvelle forme de communauté, la \og banlieue \fg{}, s'est rapidement multiplié après la Seconde Guerre mondiale. \\\

Plus de treize millions d'anciens combattants ont pu bénéficier de logements ne nécessitant aucun acompte dans ces nouveaux lotissements. \\\

En construisant et en équipant ces millions de nouvelles propriétés, l'industrie américaine a créé des lieux de socialisation idéaux. Même si cela n'a pas toujours été le cas.

\paragraph{}La vie dans le lotissement a peut-être satisfait le désir du vétéran de trouver un havre de sécurité, d'ordre et de tranquillité, mais elle a rarement offert le sentiment de lieu et d'appartenance qui avait enraciné ses parents et ses grands-parents. \\\

Les maisons seules ne font pas une communauté, et le lotissement typique s'est révélé hostile à l'émergence de toute structure ou utilisation de l'espace au-delà des maisons et des rues uniformes qui le caractérisent.

\paragraph{}Un étudiant a observé que, comme tout lotissement, la banlieue est \textit{\og simplement une base à partir de laquelle l'individu tend la main aux composantes éparses de l'existence sociale \fg{}}. \\\

Bien que proclamée comme offrant le meilleur de la vie rurale et urbaine, la banlieue a eu pour effet de fragmenter le monde de l'individu. Comme l'a écrit un observateur : \textit{\og Un homme travaille à un endroit, dort à un autre, fait ses courses ailleurs, trouve du plaisir ou de la compagnie où il peut, et ne se soucie

d'aucun de ces endroits. \fg{}\protect\footnote{Richard N. Goodwin, "The American Condition," The New Yorker (28 January 1974), 38.}

\paragraph{}Il est facile pour des occupants de laisser derrière soi une maison de banlieue. Ce que les gens chérissent le plus peut être déménagé. Il n'y a pas de tristes adieux à la taverne locale ou au magasin du coin parce qu'il n'y a pas de taverne locale ou de magasin du coin. En fait, on est souvent plus encouragé à quitter un lotissement donné qu'à y rester, car ni les maisons ni les quartiers ne sont équipés pour accueillir des familles ou des individus tout au long du cycle de vie. Chacun est conçu pour des familles de taille, de revenu et d'âge particuliers. Il y a peu de sentiment d'appartenance et encore moins de possibilités de s'enraciner.

\paragraph{}Les habitants en provenance d'Europe sont parfaitement conscients de l'absence de vie communautaire dans nos quartiers résidentiels. Nous avons récemment discuté avec une femme qui avait vécu dans de nombreux pays et qui avait l'habitude de s'adapter aux coutumes locales. Le problème du lieu en Amérique était devenu son problème à elle aussi :

\begin{quote}

\textit{\og Après quatre ans ici, je me sens toujours plus étrangère que dans n'importe quel autre endroit du monde où je suis allé. Les gens d'ici sont fiers de vivre dans un \og bon \fg{} quartier, mais pour nous, ces quartiers dits \og désirables \fg{} sont comme des prisons. Il n'y a aucun contact entre les différents ménages, nous voyons rarement les voisins et ne connaissons certainement aucun d'entre eux. Au Luxembourg, par contre, nous nous rendions souvent le soir dans l'un des cafés du quartier et nous y passions quelques heures très agréables en compagnie du pompier, du dentiste, de l'employé de banque ou de quiconque se trouvait là à ce moment-là. Il n'y a aucun plaisir à se rendre dans un bar sombre et sordide où l'on reste strictement entre soi et où l'on a peur si l'on est approché par un ivrogne. \fg{}}

\end{quote}

\paragraph{}Dans le même ordre d'idées, Kenneth Harris a commenté l'une des choses qui manque le plus aux Britanniques habitant aux États-Unis : la proximité raisonnable de l'auberge de village ou du pub local ; nos quartiers n'en disposent pas. Harris commente : \og

\textit{L'américain ne se rend pas au pub local deux ou trois fois par semaine avec sa femme ou son fils, pour boire une pinte, discuter avec les voisins, puis rentrer à pied. Il ne sort pas le chien à la dernière heure tous les soirs, et n'interrompt pas sa journée pour aller boire un verre.} \fg{}\protect\footnote{Kenneth Harris, Travelling Tongues (London: John Murray, 1949), 80}

\paragraph{}Le contraste des cultures est vivement ressenti par ceux qui ont une double résidence en Europe et en Amérique. Victor Gruen et sa femme ont une grande maison à Los Angeles et une petite à Vienne. Il constate que : \textit{\og À Los Angeles, nous hésitons à quitter notre

maison protégée pour rendre visite à des amis ou participer à des événements culturels ou de divertissement, car chaque sortie de ce type implique un investissement important en temps et une tension nerveuse pour parcourir de longues distances en voiture.

`\fg{}}\protect\footnote{Victor Gruen, Centers for Urban Environment (New York: Van Nostrand Reinhold Co., 1973), 217.}` Mais, dit-il, l'expérience européenne est bien différente : `\textit{\og` À Vienne, nous sommes persuadés de sortir souvent parce que nous sommes à quelques pas de deux salles de concert, de l'opéra, de plusieurs théâtres et d'une variété de restaurants, de cafés et de magasins. Il n'est pas nécessaire d'organiser une rencontre avec de vieux amis comme à Los Angeles, et le plus souvent, on les croise dans la rue ou dans un café. `\fg{}} \` Les Gruens ont cent fois plus d'espace résidentiel en Amérique mais donnent l'impression de ne pas en profiter à moitié autant que dans leur petit coin de Vienne.

`\paragraph{}`Mais il n'est pas nécessaire de faire appel aux visiteurs étrangers pour mettre en évidence les défauts de l'expérience des banlieues. En tant que cadre du mariage et de la vie familiale, elle a donné une mauvaise réputation à ces institutions. Dans les années 1960, la femme de la banlieue était décrite comme `\og` s'ennuyant, isolée et préoccupée par les choses matérielles`\fg{}} \protect\footnote{Philip E. Slater, "Must Marriage Cheat Today's Young Women?" Redbook Magazine (February 1971).}`. La femme de banlieue sans voiture pour s'échapper incarnait l'expérience de la solitude en Amérique.`\protect\footnote{Suzanne Gordon, Lonely in America (New York: Simon & Schuster, 1976).}` Ceux qui pouvaient se le permettre compensaient la solitude, l'isolement et l'absence de communauté par le `\og` syndrome de l'emploi du temps frénétique `\fg{}}`, décrit par un conseiller de la région nord-est des États-Unis :

`\begin{quote}`
`\textit{\og` La solitude que je connais le mieux dans mon travail est celle des épouses et des mères de jeunes enfants qui sont rejetées dans les banlieues et dont les maris sont des banlieusards.... Je vois beaucoup de solitude généralisée, mais je pense que dans les communautés aisées, on la dissimule par une abondance d'activités frénétiques. C'est la raison pour laquelle le tennis est devenu si important. Ils sortent tous et jouent au tennis.
`\fg{}}\protect\footnote{Ibid., 105.}`
`\end{quote}`

`\paragraph{}`La majorité des anciennes femmes au foyer sont aujourd'hui dans la vie active. Alors que le père et la mère acquièrent un semblant de vie communautaire grâce à leurs escapades quotidiennes hors du lotissement, les enfants sont encore plus coupés des liens avec les adultes. La maison offre moins et le quartier n'offre rien à l'adolescent typique de la banlieue. La situation du début des années soixante-dix décrite par Richard Sennett s'aggrave :

`\begin{quote}`

\textit{\og Au cours des dix dernières années, de nombreux enfants de la classe moyenne ont tenté de s'affranchir des communautés, des écoles et des foyers que leurs parents ont passé une grande partie de leur vie à créer. Si l'on peut dire qu'un sentiment traverse les divers groupes et styles de vie des mouvements de jeunesse, c'est le sentiment que ces communautés de classe moyenne des parents étaient comme des enclos, comme des cages empêchant les jeunes d'être libres et vivants.

La source de ce sentiment réside dans la perception que, bien que ces environnements de classe moyenne soient des régimes sûrs et ordonnés, les gens y suffoquent par manque de nouveauté, d'inattendu, de diversité dans leur vie. \fg{}}\protect\footnote{Richard Sennett, "The Brutality of Modern Families," in Marriages and Families, ed. Helena Z. Lopata.

(New York: D. Van Nostrand Company, 1973), 81.}

\end{quote}

\paragraph{}L'adolescent \og invité \fg{} est probablement le meilleur et le plus rapide test de la vitalité d'un quartier ; l'adolescent en visite dans le lotissement se comporte rapidement comme un animal en cage. Il ou elle fait les cent pas, semble malheureux et mal à l'aise, et dès le deuxième jour, il ou elle exerce une forte pression sur les parents pour qu'ils partent. Il n'y a pas d'endroit où ils peuvent s'échapper et rejoindre leur propre espèce. Il n'y a rien qu'ils puissent faire par eux-mêmes. Il n'y a rien d'autre dans les environs que les maisons d'inconnus et personne dans les rues. Les adultes s'adaptent mieux, en grande partie parce qu'ils sont moins exigeants. Mais peu d'entre eux, quel que soit leur âge, trouvent de la vitalité dans les lotissements. David Riesman, un aîné estimé des spécialistes des sciences sociales, a tenté un jour de décrire l'importance de la banlieue pour la plupart de ceux qui y vivent. Il a écrit : \textit{\og Il semblerait qu'il y ait une absence de but, un déplaisir discret et omniprésent \fg{}}.\protect\footnote{David Riesman, "The Suburban Dislocation," The Annals of the American Academy of Political and Social Science (November 1957), 142.} Le mot qu'il semble répugner à utiliser est \og chiant \fg{}. Un adolescent n'aurait pas eu à chercher longtemps pour trouver la bonne formulation.

\paragraph{}Leur incapacité à résoudre le problème du lieu en Amérique et à offrir une vie communautaire à leurs habitants n'a pas découragé efficacement la croissance des banlieues d'après-guerre. Au contraire, de nouvelles générations de banlieues ont vu le jour, dans lesquelles la vie à l'extérieur des maisons est encore plus réduite qu'auparavant. Pourquoi l'échec est-il une réussite ? \\\

Dolorès Hayden fournit une partie de la réponse lorsqu'elle observe que les Américains ont substitué la vision de la maison idéale à celle de la ville idéale.\protect\footnote{Dolores Hayden, Redesigning the American Dream (New York: W. W. Norton & Company, 1984), Chapter 2.}

L'achat d'une maison encore plus grande sur un terrain encore plus grand dans un quartier encore plus dépourvu de vie n'est pas tant une question d'adhésion à la communauté que de retrait de celle-ci. Encouragés par un déclin continu des civilités et des

commodités de l'environnement public ou partagé, les gens investissent davantage d'espoirs dans leur espace privé. Ils font comme si une maison pouvait se substituer à une communauté si seulement elle était assez spacieuse, assez divertissante, assez confortable, assez splendide et convenablement isolée de cette horde commune que les politiciens appellent encore nos \og compatriotes américains \fg{}

\paragraph{} Les observateurs ne sont pas d'accord sur les raisons de l'éloignement croissant entre la famille et la ville dans la société américaine.\protect\footnote{See Sennett (op. cit.) and Aries, Philippe. "The Family and the City." Daedalus, Spring, 1977. Pp. 227–237

for succinct statements of the two views.} \

Richard Sennett, dont les recherches s'étendent sur plusieurs générations, affirme que dès qu'une famille américaine est rentrée dans la classe moyenne et qu'elle a pu se permettre d'agir sur sa peur du monde extérieur et ses confusions, elle s'est repliée sur elle-même, et \textit{\og en Amérique, contrairement à la France ou à l'Allemagne, la classe moyenne urbaine a fui les formes publiques de la vie sociale comme les cafés et les salles de banquet

\fg{}}.\protect\footnote{Sennett, op. cit., 84.} \

Philippe Aries, qui connaît lui aussi son histoire, réplique en affirmant que le développement urbain moderne a tué les relations essentielles qui faisaient autrefois la ville et que, par conséquent, \textit{\og le rôle de la famille s'est élargi comme une cellule hypertrophiée \fg{}} qui tente de prendre le relais.

\protect\footnote{Philippe Aries, "The Family and the City," Daedalus (Spring 1977), 227.}

\paragraph{} Dans certains pays, la diffusion de la télévision est suspendue une nuit par semaine afin que les gens ne perdent pas l'habitude de sortir de chez eux et de rester en contact les uns avec les autres. Cette tactique ne fonctionnerait probablement pas en Amérique. Sennett soutiendrait que la famille de la classe moyenne, compte tenu de son évaluation du domaine public, resterait de toute façon à la maison. Aries dirait que la plupart des gens resteraient à la maison par manque d'endroits où se réunir avec leurs amis et leurs voisins. Comme l'a déclaré Richard Goodwin, \textit{\og il n'y a pratiquement aucun endroit où les voisins peuvent prévoir des rencontres non planifiées - pas de pub, de magasin du coin ou de parc \fg{}}.\protect\footnote{Goodwin, op. cit., 38.} \

Le point positif de ce conflit est que le même ensemble de remèdes permettrait de guérir la famille et la ville de leurs principaux maux.

\paragraph{} Pendant ce temps, les nouvelles générations sont encouragées à fuir la vie communautaire au profit d'une vie hautement privatisée et à placer l'enrichissement personnel au-dessus du bien public. Ces attitudes peuvent être apprises des parents, mais elles le sont aussi par les expériences de chaque génération. Les lotissements modestes, ces \og banlieues exclusives \fg{} d'où sortent les membres de la classe moyenne à mesure qu'ils vieillissent et s'enrichissent,

enseignent à leurs résidents que les espoirs d'une bonne vie future se limitent pour ainsi dire à leur maison et à leur cour. La vie en communauté dans les lotissements est une expérience décevante. L'espace au sein du lotissement a été équipé et aménagé pour une vie de famille isolée et pour peu d'autres choses. Les processus par lesquels les amis potentiels pourraient se trouver les uns les autres et par lesquels les amitiés qui ne conviennent pas à la maison pourraient être nourries en dehors de celle-ci sont sévèrement contrecarrés par les caractéristiques et les installations limitées de la banlieue moderne.

`\paragraph{}`L'absence de centres sociaux informels ou de lieux de rassemblement public informels dans les lotissements met les gens trop à la merci de leurs voisins les plus proches. La petite ville nous a appris que les meilleurs amis et les compagnons préférés des gens vivaient rarement à côté les uns des autres.

Pourquoi devrait-il en être autrement dans les banlieues ? Quelles sont les chances, lorsqu'une centaine de foyers sont facilement accessibles à pied, que l'on ait plus de chances de s'entendre avec les gens d'à côté ?

Faibles ! Pourtant, c'est avec les voisins les plus proches que l'on a le plus de chances de tenter de nouer des amitiés, car comment en savoir suffisamment sur une personne située à un pâté de maisons et demi de là pour justifier une présentation ?

`\paragraph{}`Quelle possibilité y a-t-il pour deux hommes qui aiment tous deux le tir, la pêche ou l'aviation de se réunir et de bavarder si leurs familles ne sont pas compatibles ? Où les gens peuvent-ils se divertir et s'amuser si, pour une raison quelconque, ils ne sont pas à l'aise chez l'autre ?

Où les gens ont-ils la possibilité d'apprendre à se connaître de manière décontractée et sans engagement avant de décider d'impliquer d'autres membres de la famille dans leur relation ? La banlieue n'offre pas de tels endroits.

`\paragraph{}`Se réunir avec les voisins implique des efforts d'accueil considérables, et cela dépend du maintien de bonnes relations entre les ménages et leurs membres. Dans le cours normal des choses, ces relations sont facilement mises à mal ou rompues. Ayant été formées récemment et construites sur peu de choses, elles ne sont pas faciles à réparer. Pire encore, certains des rares bons amis déménagent et ne sont pas facilement remplacés. Avec le temps, les ouvertures vers l'amitié, le voisinage et un semblant de communauté semblent à peine valoir la peine.

`\newpage`

`\section{En l'absence de vie publique informelle}`

`\paragraph{}`Nous avons noté l'observation de Sennett selon laquelle les Américains de la classe moyenne ne sont pas comme leurs homologues français ou allemands. Les Américains ne se rendent pas quotidiennement

en terrasses, dans des cafés ou des salles de banquet. Nous n'avons pas ce troisième domaine de satisfaction et de cohésion sociale au-delà des portails de la maison et du travail qui, pour d'autres, est un élément essentiel de la bonne vie. \\

Nos allées et venues sont davantage limitées au domicile et au travail, et ces deux sphères sont devenues préemptives. Les gens font la navette entre le \og womb \fg{} et la \og rat race \fg{} dans un modèle de vie quotidienne étriqué qui génère facilement le désir familial de \og s'éloigner de tout \fg{}. \footnote{\og Womb \fg{} est le terme anglais pour \og utérus \fg{}}, mais les traducteurs automatiques préfèrent le traduire, au vu des usages, par \og ventre \fg{} mais cela doit être vu comme \og foyer \fg{}.

\footnote{\og Rat race \fg{} : Expression anglophone signifiant littéralement \og course de rat/des rats \fg{} est essentiellement la métaphore d'une concurrence, d'une compétition acharnée et impitoyable pour obtenir une réussite que d'autres essayent de nous ravir (Wikipédia)}

\paragraph{}Un modèle de routine quotidienne à deux arrêts est en train de s'ancrer dans nos habitudes, car l'environnement urbain offre moins de possibilités de détente publique.

Nos lieux de rassemblement les plus familiers disparaissent rapidement. La proportion de bière et de spiritueux consommés dans les lieux publics est passée d'environ 90\% du total à la fin des années 1940 à environ 30\% aujourd'hui.\protect\footnote{F. Kluge, "Closing Time," Wall Street Journal (27 May 1982).} Le nombre de tavernes de quartier dans lesquelles ces boissons sont vendues a connu une baisse similaire. Pour ceux qui évitent les rafraîchissements alcoolisés et préfèrent la fontaine à soda du drugstore d'en face, la situation s'est encore aggravée. Dans les années 1960, il était clair que la fontaine à soda et le comptoir à lunch n'avaient plus leur place dans \og la pharmacie généraliste \fg{}.\protect\footnote{Frank L. Ferguson, Efficient Drug Store Management (New York: Fairchild Publications, 1969), 202.} \\ \og En cette époque de forte syndicalisation et d'augmentation des salaires minimums pour les travailleurs non qualifiés, la fontaine à soda traditionnelle devrait être mise au rancart \fg{}, conseillait un expert en gestion des pharmacies. \\

Et c'est ce qui s'est passé. Ces nouveaux types d'établissements mettent l'accent sur la rapidité du service et non sur la lenteur et la détente.

\paragraph{}En l'absence d'une vie publique informelle, les attentes des gens en matière de travail et de vie familiale ont augmenté au-delà de la capacité des institutions à y répondre. Les relations familiales et professionnelles sont poussées à fournir tout ce qui manque et beaucoup de choses qui font défaut dans les styles de vie étriqués des personnes sans communauté. La pression qui en résulte sur les institutions professionnelles et familiales est évidente. Dans la mesure de sa désorganisation et de sa détérioration, la famille de la classe moyenne d'aujourd'hui ressemble à la famille à faible revenu des années 1960.\protect\footnote{Urie Bronfenbrenner, "The American

Family: An Ecological Perspective," in *The American Family: Current Perspectives* (Cambridge, Mass.: Harvard University Press, Audiovisual Division, 1979), (audio cassette).} Les États-Unis sont maintenant en tête du monde pour le taux de divorce dans leur population. \\ Les enfants sans père constituent le segment de la population infantile qui connaît la croissance la plus rapide. Les tensions qui ont érodé la configuration familiale traditionnelle ont donné naissance à d'autres styles de vie, et bien que leur apparence suggère le luxe du choix, aucun n'est aussi satisfaisant que la famille traditionnelle lorsqu'elle est intégrée dans une communauté de soutien.

\paragraph{} On estime que l'industrie américaine perd entre 50 et 75 milliards de dollars par an en raison de l'absentéisme, des frais médicaux payés par l'entreprise et de la perte de productivité.\protect\footnote{\href{http://content.time.com/time/subscriber/article/0,33009,950883-1,00.html}{Claudia Wallis, "Stress: Can We Cope?" Time (6 June 1983)}}.} Le stress dans la vie des travailleurs est une cause majeure de ces pertes industrielles. Aux États-Unis, deux tiers des visites chez les médecins de famille sont motivées par des problèmes liés au stress.\protect\footnote{Ibid.} \og Notre mode de vie \fg{}, déclare un médecin, \og apparaît comme la principale cause de maladie aujourd'hui \fg{}.\protect\footnote{Ibid.} Claudia Wallis écrit : \og C'est un triste signe des temps que les trois médicaments les plus vendus dans le pays soient un médicament contre les ulcères (Tagamet), un médicament contre l'hypertension (Inderal) et un tranquillisant (Valium). \fg{}\protect\footnote{Ibid.}

\paragraph{} En l'absence d'une vie publique informelle, les Américains sont privés de ces moyens de soulager le stress qui servent si efficacement d'autres cultures. Nous ne semblons pas nous rendre compte que les moyens de soulager le stress peuvent tout aussi bien être intégrés dans un environnement urbain que les caractéristiques qui produisent le stress. \\

Pour notre plus grand malheur, les plaisirs de la ville ont été largement réduits au consumérisme. Nous n'apprécions pas beaucoup nos villes parce qu'elles ne sont pas très agréables. Le mode de vie urbain qui est devenu notre principale cause de maladie ressemble à une cocotte-minute dépourvue de sa soupape de sécurité essentielle. Notre environnement urbain est comme un moteur qui fonctionne à chaud parce qu'il a été conçu sans système de refroidissement.

\paragraph{} Malheureusement, l'opinion penche vers l'idée que les causes du stress sont sociales mais que les remèdes sont individuels. Il est largement admis que des niveaux élevés de stress sont une condition inévitable de la vie moderne, qu'ils sont intégrés au système social et qu'il faut sortir du système pour trouver un soulagement. Même nos efforts pour nous divertir et être divertis tendent vers la compétition et le stress. Nous nous approchons dangereusement de l'idée que l'on \og tombe malade \fg{} dans le monde au-delà de son domicile et que l'on \og guérit \fg{} en s'en éloignant. Tandis que les Allemands se détendent dans les bier garten ou que les Français

récupèrent dans leurs petits bistrot animés, les Américains se tournent vers les massages, la méditation, le jogging, les bains chauds ou la fiction. Alors que d'autres profitent pleinement de leur liberté de s'associer, nous glorifions notre liberté de ne pas s'associer.

\paragraph{} En l'absence d'une vie publique informelle, la vie devient plus chère. Lorsque les moyens et les installations de détente et de loisirs ne sont pas partagés publiquement, ils deviennent des objets de propriété et de consommation privés. Aux États-Unis, les deux tiers environ du PNB sont basés sur les dépenses de consommation personnelle. Cette catégorie, observe Goodwin, contient \og la substance aliénée de l'humanité \fg{}.\protect\footnote{Richard Goodwin, "The American Condition," New Yorker (4 February 1970) 75.} Les quelque quatre mille milliards de dollars dépensés pour l'enrichissement personnel représentent en effet une puissante force de division. Dans notre société, insiste un expert en la matière, les loisirs ont été pervertis en consommation.\protect\footnote{Thomas M. Kando, Leisure and Popular Culture in Transition, 2d ed. (St. Louis: The C.V. Mosby Company, 1980).} Une force agressive et motrice derrière cette perversion est la publicité, qui conditionne \og notre désir de consommer et de posséder tout ce que l'industrie produit \fg{}.\protect\footnote{Ibid., 101.}

\paragraph{} Paragons d'autosatisfaction, les annonceurs promulguent l'idée que la société se morfondrait dans un état d'inertie sans leurs efforts.

\textit{\og Rien ne se passe avant que quelqu'un ne vende quelque chose \fg{}}, aiment-ils à dire. \

C'est peut-être vrai dans un monde strictement commercial (et pour eux, qu'y a-t-il d'autre ?), mais le développement d'une vie publique informelle dépend de la capacité des gens à se rencontrer et à s'amuser en dehors du circuit de l'argent. La publicité, dans son idéologie et ses effets, est l'ennemi d'une vie publique informelle. Elle engendre l'aliénation. Elle convainc les gens que la bonne vie peut être achetée individuellement. À la place de la camaraderie partagée de personnes qui se considèrent comme égales, l'idéologie de la publicité substitue l'acquisition compétitive. C'est la différence entre aimer les gens pour ce qu'ils sont et les envier pour ce qu'ils possèdent. Ce n'est pas une coïncidence si les cultures ayant une vie publique informelle très développée ont un dédain pour la publicité.\protect\footnote{Generally, the Mediteranean cultures.}

\paragraph{} L'énorme avantage dont jouissent les sociétés dotées d'une vie publique informelle bien développée est que, dans ces sociétés, la pauvreté n'entraîne guère d'autres fardeaux que celui de devoir mener une existence plutôt spartiate. Mais il n'y a pas de stigmatisation et peu de privation d'expérience. Il existe une vie publique attrayante et durable qui vient compléter la routine de la maison et du travail. Pour les personnes dont le budget est serré et qui vivent dans un certain degré d'austérité, elle compense le manque de biens privés. Pour les personnes aisées, elle offre beaucoup de choses que l'argent ne peut acheter.

\paragraph{} Le style de vie de la classe moyenne américaine est excessivement coûteux, surtout si on le compare à la satisfaction qu'il procure. La rareté des rituels collectifs et des rencontres sociales non planifiées fait peser sur l'individu une lourde charge pour surmonter l'isolement social qui le menace. Là où il y a des maisons sans lien avec la communauté, là où les maisons sont situées dans des zones dépourvues de lieux de rencontre agréables, l'ennemi appelé ennui est toujours à la porte. Il faut dépenser beaucoup d'argent pour compenser la stérilité de l'environnement. La décoration et la redécoration de la maison deviennent un processus sans fin, car les gens dépendent du nouveau papier peint ou de la nouvelle disposition des meubles pour ajouter du piquant à leur vie. Comme les riches ennuyés et oisifs, ils se tournent vers les nouvelles modes vestimentaires dans le même but et achètent de nouvelles armoires bien avant que les anciennes ne soient hors d'usage. Pour avoir une conversation animée après le dîner, il ne suffit pas de se rendre au pub du coin - il faut être l'hôte du dîner.

\paragraph{} L'industrie du divertissement à domicile prospère grâce au manque de vie publique informelle de la classe moyenne américaine. La demande pour toutes sortes de gadgets électroniques destinés à remplacer l'observation et l'écoute par procuration par une participation plus directe est élevée. L'installation de systèmes de son et de vidéo, de VCR, de connexions par câble ou de la version actuelle du paradis terrestre pour les exilés sociaux - l'antenne parabolique - ne coûte pas cher. La demande de divertissement électronique est si forte qu'elle ne peut être satisfaite par des programmes de qualité. Ceux qui créent pour cette demande insatiable doivent compter sur des formules toutes faites et l'imitation.

\paragraph{} Tous ceux qui sont en âge de conduire ont besoin de s'échapper fréquemment de leur propriété, située au milieu de centaines d'autres propriétés privées. Pour ce faire, chacun a besoin d'une voiture, et cette voiture est un moyen de transport aussi privatisé et antisocial que les quartiers eux-mêmes. Les Ford et les \og Chevys \fg{} coûtent aujourd'hui de dix à quinze mille dollars, et les frais supplémentaires d'entretien, d'assurance et de carburant constituent des dépenses importantes pour la plupart des familles. Pire encore, chacun conduit sa propre voiture. Le seul besoin que les banlieusards peuvent satisfaire par une marche facile est celui qui les pousse vers leur salle de bains.

\paragraph{} En l'absence d'une vie publique informelle, l'industrie doit également compenser l'absence de possibilités de détente sociale. Lorsque le voisinage n'offre pas de cadre pour les rencontres informelles, les gens compensent sur le lieu de travail. Les pauses-café sont plus que de simples périodes de repos ; on en dépend plus pour les contacts humains sociables que pour la relaxation physique. Ces pauses et les autres \og temps morts \fg{} sont prolongés. Les heures de déjeuner permettent souvent de s'amuser suffisamment pour

rendre le reste de la journée de travail inefficace. La distinction entre les communications liées au travail et les \og coups d'éclat \fg{} s'estompe. \\\

Les paramètres autrefois clairs qui séparent le travail du jeu deviennent confus.

L'individu constate que ni le travail ni le jeu ne sont aussi satisfaisants qu'ils devraient l'être.

\paragraph{}Le problème du lieu en Amérique se manifeste par une vie publique informelle cruellement déficiente. La structure de l'expérience partagée, au-delà de celle offerte par la famille, le travail et le consumérisme passif, est petite et s'amenuise.

L'expérience essentielle du groupe est remplacée par la conscience exagérée de soi des individus. Les styles de vie américains, malgré l'acquisition de biens matériels et la recherche du confort et des plaisirs, sont marqués par l'ennui, la solitude, l'aliénation et un prix élevé.

L'Amérique peut indiquer de nombreux domaines où elle a fait des progrès, mais dans le domaine de la vie publique informelle, elle a perdu du terrain et continue à en perdre.

\paragraph{}Contrairement à de nombreuses frontières, celle de la vie publique informelle ne reste pas inoffensive en attendant le développement. Elle ne devient pas plus facile à dompter au fur et à mesure que la technologie évolue, que les bureaux et agences gouvernementaux se multiplient ou que la population augmente. Elle ne cède pas au simple passage du temps et à une politique consistant à laisser les choses se dérouler comme elles le peuvent, tandis que le développement se poursuit dans d'autres domaines de la vie urbaine. Au contraire, la négligence de la vie publique informelle peut transformer en jungle ce qui était un jardin, tout en diminuant la capacité des gens à le cultiver.

\paragraph{}En l'absence durable d'une vie publique informelle saine et vigoureuse, les citoyens peuvent littéralement oublier comment en créer une. L'étiquette publique, qui consiste en des rituels nécessaires pour rencontrer, saluer et apprécier les étrangers, n'est pas très présente aux États-Unis. Elle est remplacée par un ensemble de stratégies destinées à éviter le contact avec les gens en public, par des dispositifs destinés à préserver le cercle de l'intimité de l'individu contre tout étranger qui pourrait le violer. \\\

La sophistication urbaine se détériore et consiste à savoir qui est en sécurité sur quel \og terrain \fg{}, à apprendre à minimiser l'expression et le contact corporel en public, et à acquérir d'autres compétences de survie nécessaires dans un monde dépourvu de commodités. Lyn Lofland note que l'édition de 1962 du *New Complete Book of Etiquette* d'Amy Vanderbilt \og ne contient pas une seule référence à un comportement correct dans le monde des étrangers

\fg{}.\protect\footnote{Lyn H. Lofland, *A World of Strangers* (Prospect Heights, Ill.: Waveland Press, Inc., 1973), 117.} La promesse cosmopolite de nos villes est amoindrie. Son esprit œcuménique

s'estompe avec notre repli toujours plus grand sur l'intimité.

\newpage

\section{Vers une solution : le tiers-lieu}

\paragraph{} Bien que personne ne puisse prescrire la solution totale au problème du lieu en Amérique, il est possible de décrire certains éléments importants que toute solution devra inclure. Certaines exigences fondamentales d'une vie publique informelle ne changent pas, et une société saine ne progresse pas au-delà. Dans la mesure où une vie publique informelle florissante appartient au passé d'une société, il en va de même pour les meilleurs jours de celle-ci, et les perspectives d'avenir devraient être une source de préoccupation considérable.

\paragraph{} Il est facile d'identifier les villes qui offrent à leur population une vie publique attrayante. Ce que les sociologues urbains appellent leurs espaces interstitiels sont remplis de gens. Les rues et les trottoirs, les parcs et les places, les promenades et les boulevards sont utilisés par des personnes assises, debout ou marchant. L'espace public de premier plan n'est pas réservé à la foule bien habillée de la classe moyenne qui est accueillie dans les centres commerciaux d'aujourd'hui. Les personnes âgées et les pauvres, les personnes en haillons et les infirmes, sont éparpillés parmi ceux qui ont l'air et se portent bien. Tout le spectre de l'humanité locale est représenté. La plupart des rues sont autant le domaine du piéton que de l'automobiliste. La rue typique peut encore accueillir un grand perambulateur et encourage toujours une nouvelle mère à sortir avec son bébé. Les endroits où s'asseoir sont nombreux. Les enfants jouent dans les rues.

La scène générale est semblable à celle que le réalisateur d'un film mettrait en place pour montrer la vie dans une ville ou un quartier urbain sain et prospère.

\paragraph{} Au-delà de l'impression qu'une échelle humaine a été préservée dans l'architecture, ou que les voitures n'ont pas vaincu les piétons dans la bataille pour les rues, ou que le rythme de vie suggère des temps plus doux et moins compliqués, l'image ne révèle pas la dynamique nécessaire pour produire une vie publique informelle engageante. Le secret d'une société en paix avec elle-même ne se révèle pas dans la vue panoramique mais dans l'examen de la situation du citoyen moyen.

\paragraph{} Les exemples donnés par les sociétés qui ont résolu le problème du lieu et ceux donnés par les petites villes et les quartiers dynamiques de notre passé suggèrent que la vie quotidienne, pour être détendue et satisfaisante, doit trouver son équilibre dans trois domaines d'expérience. Le premier est domestique, le deuxième est rémunérateur ou productif, et le troisième est sociable, offrant à la fois la base de la communauté et la célébration de celle-ci. Chacun de

ces domaines de l'expérience humaine est construit sur des associations et des relations qui lui sont propres ; chacun a ses propres lieux physiquement séparés et distincts ; chacun doit avoir sa mesure d'autonomie par rapport aux autres.

`\paragraph{}`Ce que la vue panoramique de la ville vitale ne révèle pas, c'est que le troisième domaine d'expérience est un lieu aussi distinct que la maison ou le bureau. La vie publique informelle ne semble qu'amorphe et dispersée ; en réalité, elle est très ciblée. Elle émerge et se maintient dans des cadres centraux. Lorsque le problème du lieu a été résolu, une prolifération généreuse de cadres centraux de la vie publique informelle suffit à répondre aux besoins de la population.

`\paragraph{}`On a demandé à Pierre Salinger s'il aimait sa vie en France et comment il la comparait par rapport à sa vie aux États-Unis. Sa réponse a été qu'il aime la France où, dit-il, tout le monde est plus détendu. En Amérique, il y a beaucoup de pression. Les Français, bien sûr, ont résolu le problème du lieu. La vie quotidienne du Français repose fermement sur un trépied composé du domicile, du lieu de travail et d'un autre cadre où les amis se retrouvent aux heures de l'apéritif de midi et du soir, voire plus tôt et plus tard. Aux États-Unis, ce sont surtout les classes moyennes qui tentent de se maintenir en équilibre sur un bipode composé du domicile et du travail. Il n'est pas surprenant que l'aliénation, l'ennui et le stress soient endémiques parmi nous. Pour la plupart d'entre nous, un tiers de la vie est soit déficient, soit totalement absent, et les deux autres tiers ne peuvent être intégrés avec succès dans un tout.

`\paragraph{}`Avant que les cadres fondamentaux d'une vie publique informelle ne puissent être restaurés dans le paysage urbain et rétablis dans la vie quotidienne, il sera nécessaire d'articuler leur nature et leurs avantages. Il ne suffira pas de les décrire d'une manière mystique ou romantique qui pourrait réchauffer le cœur des personnes déjà convaincues. Il faut plutôt analyser et discuter les paramètres fondamentaux de la vie publique informelle en des termes compréhensibles pour ces conceptions rationnelles et individualistes qui dominent la pensée américaine. Nous devons disséquer, parler en termes de gains spécifiques, et réduire les expériences spéciales à des étiquettes communes. Nous devons, de toute urgence, commencer à défendre ces Lieux de Bonheur contre les incrédules et les antagonistes et le faire en termes clairs pour tous.

`\paragraph{}`L'objet de notre attention - les cadres centraux de la vie publique informelle - mérite une appellation plus simple. Le langage courant offre peu de possibilités et aucune qui allie la brièveté à l'objectivité et à un appel au bon sens. Il y a bien le terme `\og hangout \fg{}``\protect\footnote{Le terme \og hangout \fg{}` est un terme argotique américain que l'on peut traduire par `\og trainer \fg{}`. `\og To hangout \fg{}` signifie donc `\og trainer` avec... `\fg{}` et le `\og hangout \fg{}` est `\og le lieu où l'on peut traîner \fg{}`.} , mais sa connotation est négative et le mot évoque des images de tripot ou de

boui-boui. Si nous qualifions de \og hangout \fg{} les lieux de rencontre des humbles, nous appliquons rarement ce terme aux yacht-clubs ou aux bars lambrissés, les \og hangouts \fg{} des \og gens biens \fg{}. Nous n'avons rien d'aussi respectable que le rendez-vous français pour désigner un lieu de rencontre public ou un cadre dans lequel des amis se réunissent loin des limites de la maison et du travail. La langue américaine reflète la réalité américaine - dans le vocabulaire comme dans les faits, les cadres essentiels d'une vie publique informelle sont sous-développés.

\paragraph{}En l'absence d'un terme adéquat existant, nous introduisons le nôtre : le tiers-lieu sera utilisé ci-après pour désigner ce que nous avons appelé "les lieux centraux de la vie publique informelle". "Le tiers-lieu est une désignation générique pour une grande variété de lieux publics qui accueillent les rassemblements réguliers, volontaires, informels et joyeusement anticipés des individus au-delà des domaines de la maison et du travail. Ce terme sera utile. Il est neutre, bref et facile. Il souligne la signification du trépied et l'importance relative de ses trois pieds. Le premier lieu est la maison, le lieu le plus important de tous. C'est le premier environnement régulier et prévisible de l'enfant qui grandit et celui qui aura le plus d'effet sur son développement. Il hébergera les individus bien avant que le lieu de travail ne s'intéresse à eux et bien après que le monde du travail les ait rejetés. Le deuxième lieu est le cadre de travail, qui réduit l'individu à un rôle unique et productif. Il favorise la compétition et incite les gens à s'élever au-dessus de leurs congénères. Mais il permet aussi de gagner sa vie, d'améliorer la qualité matérielle de la vie et de structurer des heures de temps infini pour une majorité qui ne pourrait le faire seule.

\paragraph{}Avant l'industrialisation, le premier et le deuxième lieu ne faisaient qu'un. L'industrialisation a séparé le lieu de travail du lieu de résidence, retirant le travail productif du foyer et l'éloignant de la vie familiale par la distance, la moralité et l'esprit. Ce que nous appelons aujourd'hui le tiers-lieu existait bien avant cette séparation, et notre terme est donc une concession aux effets radicaux de la révolution industrielle et à sa division de la vie en sphères privée et publique.

\paragraph{}Le classement des trois lieux correspond à la dépendance individuelle à leur égard. Nous avons besoin d'un foyer même si nous ne travaillons pas, et la plupart d'entre nous ont plus besoin de travailler que de se réunir avec leurs amis et voisins. Le classement est également valable en ce qui concerne les exigences en matière de temps de l'individu. En général, l'individu passe plus de temps à la maison qu'au travail et plus au travail que dans un troisième lieu. En termes d'importance, de demande de temps et de loyauté, d'espace alloué et de reconnaissance sociale, le classement est approprié.

\paragraph{}Dans certains pays, le tiers-lieu est plus étroitement classé avec les autres. En Irlande, en France ou en Grèce, les cadres

essentiels de la vie publique informelle occupent une place importante dans la vie des gens. Aux États-Unis, les troisièmes places occupent un faible rang, la majorité des gens n'ayant peut-être pas de troisième place et niant qu'elle ait une réelle importance.

\paragraph{}L'importance du tiers-lieu varie selon le contexte culturel et l'époque historique. Dans les sociétés pré-alphabétisées, le tiers-lieu était en fait le plus important, la plus grande structure du village et l'emplacement central. C'étaient les maisons des hommes, les premiers ancêtres de ces clubs grandioses, élégants et prétentieux qui allaient apparaître le long du Pall Mall à Londres. Dans les sociétés grecque et romaine, les valeurs dominantes dictaient que l'agora et le forum devaient être de grandes institutions centrales, que les maisons devaient être simples et sans prétention, que l'architecture des villes devait affirmer la valeur de l'individu public et civique par rapport à l'individu privé et domestique. Peu de moyens ont été négligés pour attirer et inviter les citoyens à des rassemblements publics. Les forums, les colysées, les théâtres et les amphithéâtres étaient de grandes structures, et l'entrée y était gratuite.

\paragraph{}Les tiers-lieux n'ont jamais été aussi importants depuis. Les tentatives d'élégance et de grande échelle se sont poursuivies, mais avec un impact bien moindre. De nombreuses cultures ont développé des bains publics à grande échelle. Les palais victoriens étaient élégants (surtout lorsqu'ils contrastaient avec la misère qui les entourait). Les jardins d'hiver et les jardins de palmiers construits dans certaines de nos villes nordiques au siècle dernier comprenaient de nombreuses structures imposantes. À l'époque moderne, cependant, des tiers lieux survivent sans grande prééminence ni élégance.

\paragraph{}Si les tiers-lieux restent essentiels dans la vie des gens aujourd'hui, c'est bien plus parce qu'ils sont prolifiques que proéminents. L'expansion géographique des villes et leur diversité croissante de quartiers distincts ont rendu ce changement nécessaire. La prolifération de petits établissements les a maintenus à l'échelle humaine et à la portée de tous face à l'urbanisation croissante.

\paragraph{}Dans les nouvelles communautés américaines, cependant, les tiers-lieux ne sont ni proéminents ni prolifiques. Ils sont largement interdits. Dans un paysage urbain de plus en plus hostile et dépourvu de lieux de rencontre informels, on peut rencontrer des gens qui tentent pathétiquement de trouver un endroit où se détendre et profiter de la compagnie des autres.

\paragraph{}Parfois, trois ou quatre pick-up sont garés à l'ombre près d'une supérette pendant que leurs propriétaires boivent des bières qui peuvent être achetées mais pas consommées à l'intérieur. Si cette habitude se répand vraiment, des lois seront adoptées pour y mettre fin. Le long des bandes, des jeunes se rassemblent parfois dans ou près de leurs voitures sur les parkings des franchises de hamburgers. C'est

le mieux qu'ils puissent faire, car ils n'ont pas le droit de traîner à l'intérieur. On peut rencontrer un groupe de femmes dans une laverie automatique, qui socialisent tout en faisant la lessive. On rencontre des parents qui ont assumé la dépense d'ajouter une pièce à la maison ou de convertir le garage en salle de loisirs afin que, dans des quartiers qui ne leur offrent rien, leurs enfants puissent avoir un endroit décent pour passer du temps avec leurs amis. Parfois aussi, les jeunes développent un attachement particulier à un coin de forêt qui n'a pas encore été rasé au bulldozer dans l'implacable expansion des banlieues. Dans un tel endroit, ils sont soulagés de l'enfermement et de la familiarité de leurs maisons et des rues monotones.

\paragraph{} Les urbanistes et les promoteurs américains ont fait preuve d'un grand dédain pour ces arrangements antérieurs dans lesquels il y avait une vie au-delà de la maison et du travail. Ils ont condamné la taverne de quartier et en ont interdit la version suburbaine. Ils n'ont pas réussi à fournir des équivalents modernes de lieux de rassemblement autrefois familiers. Le moulin ou l'élévateur à grain, les fontaines à soda, les magasins de malt, les confiseries et les magasins de cigares - des lieux qui ne réduisaient pas un être humain à un simple client - n'ont pas été remplacés.

Pendant ce temps, les planificateurs et les promoteurs continuent d'ajouter aux rangées de solitude enrégimentée dans des quartiers si stériles qu'ils réclament quelque chose d'aussi modeste qu'une boîte aux lettres centrale ou un petit comptoir de café où les habitants du quartier pourraient se découvrir.

\paragraph{} Les Américains sont aujourd'hui confrontés à cette situation contre laquelle Edmund Burke, vieil archi-conservateur, nous a mis en garde en disant que les liens de la communauté sont brisés à grand péril car ils ne sont pas facilement remplacés. En effet, nous sommes confrontés à l'énorme tâche de rendre "le désordre qu'est l'Amérique urbaine" convenablement hospitalier aux exigences des animaux grégaires et sociaux. \footnote{Sometimes the phrase employed is "the mess that is man-made America." Planners appear to use it as much as

anyone else.} Toutefois, avant que la motivation ou la sagesse ne soient à la hauteur de la tâche, nous devons comprendre exactement ce qu'une vie publique informelle peut apporter à la vie nationale et individuelle. C'est là l'objet de ce livre.

\paragraph{} Une exposition réussie exige que l'énoncé d'un problème précède la discussion de sa solution. J'ai donc commencé sur des notes aigres et désagréables et je vais devoir les répéter. J'aurais préféré qu'il en soit autrement. C'est la solution qui intrigue et ravit. J'espère que la discussion sur la vie dans le tiers-lieu aura un effet similaire sur le lecteur, tout comme j'espère que le lecteur acceptera le parti pris qui me pousse de temps à autre à remplacer le troisième lieu par le Grand Bon Lieu. Je suis convaincu que les lecteurs qui ont un tiers-lieu ne s'y opposeront pas.

`\chapter{Ce qui caractérise les tiers-lieux}`

`\paragraph{}`Les tiers-lieux du monde entier partagent des caractéristiques communes et essentielles. Au fur et à mesure que l'on franchit les frontières du temps et de la culture, la parenté entre le café arabe, la bierstube allemande, la taberna italienne, le vieux magasin de campagne de la frontière américaine et le bar du ghetto se révèle. À mesure que l'on s'approche de chaque exemple, déterminé à le décrire en tant que tel, un schéma de plus en plus familier se dessine. L'éternelle similitude du troisième lieu éclipse les variations de son apparence extérieure et ne semble pas affectée par les grandes différences d'attitudes culturelles envers les lieux de rassemblement typiques de la vie publique informelle. Le bar à bière dont l'Américain de la classe moyenne n'est pas fier peut être un tiers-lieu tout autant que le fier café viennois. C'est un aspect heureux du tiers lieu que sa capacité à répondre au besoin humain de communion ne dépend pas beaucoup de la capacité d'une nation à comprendre ses vertus.

`paragraph{}`Il est étonnant que l'on ait accordé si peu d'attention aux avantages liés au tiers-lieu. Il est curieux que ses caractéristiques et son fonctionnement interne n'aient pratiquement pas été décrits à notre époque, alors qu'on en a tant besoin et qu'un grand nombre de substituts de moindre importance sont décrits avec des détails fastidieux. Des volumes sont écrits sur la sensibilité et les groupes de rencontre, sur la méditation et les rituels exotiques pour atteindre des états de relaxation et de transcendance, sur le jogging et les massages. Mais le tiers-lieu, le propre remède des gens au stress, à la solitude et à l'aliénation, semble facile à ignorer.

`\paragraph{}`À quelques exceptions près, cependant, il en a toujours été ainsi. Rares sont les chroniqueurs qui ont rendu justice à ces lieux de rassemblement où la communauté est la plus vivante et où les gens sont le plus eux-mêmes. La tradition est à l'opposé ; c'est une tradition de sous-estimation et d'oubli. Joseph Addison, le grand essayiste, n'a fait qu'un faible éloge des tiers-lieux de son temps et semble avoir donné l'exemple en la matière. Les cafés londoniens du XVIIIe siècle ont servi de scène et de forum aux efforts d'Addison et ont donné le coup d'envoi de la plus grande ère de lettres que l'Angleterre ait jamais connue. Et ils étaient bien plus que ce que suggèrent les remarques d'Addison : "Lorsque les hommes sont ainsi liés par l'amour de la société, et non par un esprit de faction, et qu'ils ne se réunissent pas pour censurer ou ennuyer ceux qui sont absents, mais pour s'amuser les uns les autres : Lorsqu'ils sont ainsi réunis pour leur propre amélioration, ou pour le bien des autres, ou au moins pour se détendre des affaires de la journée, par une conversation innocente et joyeuse, il peut y avoir quelque chose de très utile dans ces petites institutions et ces établissements."

`\paragraph{}`Le seul "quelque chose d'utile" que l'observateur typique semble capable de rapporter est l'évasion ou le temps d'arrêt des devoirs et des corvées de la vie que les tiers lieux sont censés

offrir. Joseph Wechsberg, par exemple, suggère que les cafés de Vienne offrent à l'homme du peuple "son havre et son île de tranquillité, son salon de lecture et sa salle de jeu, sa caisse de résonance et sa salle de ronchonnement. Là, au moins, il est à l'abri des femmes grincheuses et des enfants turbulents, des radios monotones et des chiens qui aboient, des patrons sévères et des créanciers impatient". H . L . Mencken a offert la même vision limitée des lieux de notre côté de l'Atlantique, décrivant la taverne respectable de Baltimore de son époque comme "un refuge tranquille" et un "asile hospitalier de la vie et de ses soucis".

\paragraph{} Mais il y a bien plus que l'évasion et le soulagement du stress dans les visites régulières à un tiers lieu. Il y a plus qu'un abri contre les gouttes de pluie de l'ennui de la vie et plus qu'un répit en marge de la course à la mort à prendre en compagnie d'un tiers lieu. Ses véritables mérites ne dépendent pas du fait d'être harcelé par la vie, affligé par le stress ou d'avoir besoin d'un temps d'arrêt pour des activités lucratives. Le thème de l'évasion n'est pas erroné sur le fond, mais sur la forme ; il met trop l'accent sur les conditions extérieures au troisième lieu et trop peu sur les expériences et les relations qu'on y trouve et qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

\paragraph{} Bien que les caractérisations du tiers-lieu comme un simple havre d'évasion de la maison et du travail soient inadéquates, elles possèdent une vertu : elles invitent à la comparaison. Le thème de l'évasion suggère un monde de différence entre la taverne du coin et l'appartement familial à un pâté de maisons de là, entre le café matinal dans le bungalow et celui avec la bande à la boulangerie locale. Le contraste est net et sera révélé. La raison d'être du troisième lieu repose sur ses différences avec les autres cadres de la vie quotidienne et peut être mieux comprise par comparaison avec eux. En examinant ces différences, il ne s'agira pas de dénaturer la maison, le magasin ou le bureau afin de mieux mettre en valeur les lieux de rassemblement publics.

Mais, si parfois je manque d'objectivité, je me console en me disant que l'opinion publique américaine et le poids de nos mythes et de nos préjugés n'ont jamais rendu justice aux tiers lieux et au type d'association si essentiel à notre liberté et à notre satisfaction.

\section{Un terrain neutre}

\paragraph{} L'individu peut avoir beaucoup d'amis, une grande variété d'entre eux, et l'occasion de s'engager quotidiennement avec chacun d'entre eux seulement si les gens ne s'emmêlent pas de façon inconfortable dans la vie des autres. Les amis ne peuvent être nombreux et se rencontrer souvent que s'ils peuvent facilement entrer et sortir de la compagnie les uns des autres. Ce fait autrement évident de la vie sociale est souvent obscurci par l'apparente contradiction qui l'entoure : nous avons besoin d'une bonne dose d'immunité vis-à-vis de ceux dont la compagnie nous plaît le plus. Ou, comme l'a dit le

sociologue Richard Sennett, "les gens ne peuvent être sociables que lorsqu'ils sont protégés les uns des autres".

\paragraph{} Dans un livre qui montre comment ramener la vie dans les villes américaines, Jane Jacobs souligne la contradiction qui entoure la plupart des amitiés et la nécessité qui en découle de leur fournir des lieux. Les villes, observe-t-elle, regorgent de personnes avec lesquelles les contacts sont importants, utiles et agréables, mais "vous ne voulez pas d'elles dans vos cheveux et elles ne veulent pas non plus de vous dans les leurs". Si les amitiés et autres connaissances informelles se limitent à celles qui conviennent à la vie privée, dit-elle, la ville s'abrutit. Il en va de même, pourrait-on ajouter, de la vie sociale de l'individu.

\paragraph{} Pour que la ville et ses quartiers offrent l'association riche et variée qui est leur promesse et leur potentiel, il doit y avoir un terrain neutre sur lequel les gens peuvent se rassembler. Il doit y avoir des endroits où les individus peuvent aller et venir à leur guise, où personne n'est tenu de jouer les hôtes et où tous se sentent chez eux et à l'aise. S'il n'y a pas de terrain neutre dans les quartiers où les gens vivent, l'association en dehors du foyer sera appauvrie. Beaucoup de voisins, peut-être la plupart, ne se rencontreront jamais, sans parler de s'associer, car il n'y a pas de lieu pour le faire. Lorsqu'un terrain neutre est disponible, il rend possible des relations beaucoup plus informelles, voire intimes, entre les gens qu'elles ne pourraient l'être à la maison.

\paragraph{} Les réformateurs sociaux en général, et les planificateurs trop souvent, ignorent l'importance du terrain neutre et les types de relations, d'interactions et d'activités qu'il accueille. Les réformateurs n'ont jamais aimé voir des gens traîner au coin des rues, sur les porches des magasins, sur les perrons, dans les bars, les confiseries ou autres lieux publics. Ils trouvent le flânage déplorable et supposent que si les gens avaient de meilleurs espaces privés, ils ne perdraient pas leur temps dans les espaces publics. Il serait tout aussi logique, comme le souligne Jane Jacobs, de soutenir que les gens ne se présenteraient pas aux banquets de témoignages s'ils avaient des épouses qui pouvaient leur faire la cuisine à la maison. La table de banquet et le comptoir de café rassemblent des personnes dans un cadre social intime et privé - des personnes qui ne se rencontreraient pas autrement de cette manière. Les deux cadres (coin de rue et salle de banquet) sont publics et neutres, et tous deux sont importants pour l'unité des quartiers, des villes et des sociétés.

\paragraph{} Si nous accordions autant d'importance à la fraternité qu'à l'indépendance, et autant à la démocratie qu'à la libre entreprise, nos codes de zonage n'imposeraient pas l'isolement social qui afflige nos quartiers modernes, mais exigeraient une forme quelconque de lieu de rassemblement public tous les blocs ou deux. Nous redécouvrirons peut-être un jour la sagesse de James Oglethorpe qui a aménagé Savannah de telle sorte que ses citoyens vivent à proximité de lieux de

rassemblement public.

En effet, il l'a fait avec un effet si convaincant que Sherman, dans sa marche destructrice vers la mer, n'a épargné que Savannah.

\section{Le tiers-lieu est un Niveleur}

\paragraph{}Niveleurs (Levelers en anglais) était le nom donné à un parti politique d'extrême gauche qui est apparu sous Charles Ier et qui s'est éteint peu après sous Cromwell. L'objectif de ce parti était l'abolition de toutes les différences de position ou de rang qui existaient entre les hommes. Au milieu du 17ème siècle, le terme a commencé à être appliqué beaucoup plus largement en Angleterre, se référant à toutes les différences de position ou de rang entre les hommes. plus largement en Angleterre, se référant à tout ce qui "réduit les hommes à l'égalité". égalité". Par exemple, les cafés nouvellement créés à cette époque, une période de démocratie sans précédent parmi les Anglais, étaient communément appelés des niveleurs, tout comme ceux qui les fréquentaient et qui savouraient la nouvelle intimité rendue possible par la décadence de la société. rendue possible par la décadence de l'ancien ordre féodal.

\paragraph{}Précurseurs des célèbres clubs anglais, ces premiers cafés étaient résolument démocratiques dans la conduite et la composition de leurs habitués. Comme l'a écrit l'un des plus éloquents d'entre eux, "Comme vous avez un mélange de boissons, telle est aussi votre compagnie, car chaque homme semble être un niveleur, et se classe et se range comme il l'entend, sans égard aux degrés ou à l'ordre ; de sorte que souvent vous pouvez voir un fou stupide, et un juge merveilleux, un rocher grincheux, et un citoyen grave, un avocat digne de ce nom, et un pickpocket errant, un révérend non-conformiste, et une banque de montagne chantante, tous mélangés ensemble, pour composer un oglio d'impertinence. " Tout à coup, chaque homme était devenu un agent de la nouvelle unité de l'Angleterre. Son territoire était le café, terrain neutre sur lequel les hommes se découvraient les uns les autres en dehors des classes et des rangs qui les avaient auparavant divisés.

\paragraph{}Un lieu qui est un niveleur est, par nature, un lieu inclusif. Il est accessible au grand public et ne fixe pas de critères formels d'adhésion et d'exclusion. Les individus ont tendance à choisir leurs associés, amis et intimes parmi ceux qui leur sont les plus proches en termes de rang social. Les tiers lieux servent toutefois à élargir les possibilités, alors que les associations formelles ont tendance à les restreindre et à les limiter. Les tiers lieux contrecarrent la tendance à restreindre le plaisir des autres en étant ouverts à tous et en mettant l'accent sur des qualités qui ne se limitent pas aux distinctions de statut en vigueur dans la société. Dans les tiers lieux, ce qui compte, c'est le charme et la saveur de la personnalité d'une personne, quelle que soit sa situation dans la vie. Dans le troisième lieu, les gens peuvent procéder à des substitutions heureuses dans les listes de leurs associations, en ajoutant ceux qu'ils apprécient et admirent vraiment aux individus moins appréciés

que le destin a mis à leurs côtés sur le lieu de travail ou même, peut-être, dans leur famille.

\paragraph{} De plus, un lieu qui est un niveleur permet également à l'individu de connaître ses collègues de travail sous un aspect différent et plus complet que ce qui est possible sur le lieu de travail. Dans la plupart des associations humaines, les individus sont liés les uns aux autres dans un but objectif. Elle les place, comme disent les sociologues, dans des rôles, et bien que les rôles que nous jouons nous fournissent les matrices les plus durables de l'association humaine, ils ont tendance à submerger la personnalité et les joies inhérentes au fait d'être ensemble avec les autres dans un but externe. En revanche, ce que Georg Simmel appelait la "sociabilité pure" est précisément l'occasion où les gens se réunissent sans autre but, supérieur ou inférieur, que la "joie, la vivacité et le soulagement" d'engager leur personnalité au-delà des contextes du but, du devoir ou du rôle. Comme Simmel l'a souligné, cette occasion unique fournit l'expérience la plus démocratique que les gens puissent avoir et leur permet d'être plus pleinement eux-mêmes, car il est salutaire dans de telles situations que tous se débarrassent de leurs uniformes et insignes sociaux et révèlent davantage ce qui se trouve en dessous ou au-delà d'eux.

paragraph{} Nécessairement, une transformation doit se produire lorsque l'on franchit les portes d'un troisième lieu. Les revendications de statut mondain doivent être rejetées à la porte afin que tous ceux qui se trouvent à l'intérieur puissent être égaux. L'abandon du statut extérieur, ou nivellement, qui transforme ceux qui possèdent des camions de livraison et ceux qui les conduisent en égaux, est récompensé par une acceptation sur des bases plus humaines et moins transitoires. Le nivellement est une joie et un soulagement pour ceux qui ont un statut supérieur ou inférieur dans le monde ordinaire. Ceux qui, à l'extérieur, commandent la déférence et l'attention par le seul poids de leur position se retrouvent dans le troisième lieu enjoint, embrassé, accepté et apprécié là où le statut conventionnel compte peu. Ils sont acceptés juste pour eux-mêmes et à des conditions qui ne sont pas soumises aux vicissitudes de la vie politique ou économique.

\paragraph{} De même, ceux qui ne figurent pas au sommet des totems de l'accomplissement ou de la popularité sont encouragés, acceptés, embrassés et appréciés malgré leurs "échecs" dans leur carrière ou sur le marché. L'individu est plus que ce que son statut indique, et la reconnaissance de ce fait par des personnes au-delà du cercle restreint de la famille est une joie et un soulagement. C'est le meilleur de tous les anodins pour calmer l'irritation de la privation matérielle. Même la pauvreté perd beaucoup de son acuité lorsque les communautés peuvent offrir les cadres et les occasions où les défavorisés peuvent être acceptés comme des égaux. La sociabilité pure confirme les plus et les moins performants et constitue certainement un réconfort pour les uns comme pour les autres. Contrairement à la famille qui protège son statut et à la mentalité tsariste de ceux qui contrôlent les

entreprises, le troisième lieu reconnaît et met en œuvre la valeur de l'association "vers le bas" d'une manière édifiante.

`\paragraph{}`Le statut mondain n'est pas le seul aspect de l'individu qui ne doit pas s'immiscer dans l'association à la troisième place. Les problèmes personnels et la mauvaise humeur doivent également être mis de côté. `\`

De la même manière que les autres personnes présentes dans ce type d'environnement revendiquent l'immunité vis-à-vis des préoccupations et des craintes personnelles des individus, elles peuvent, pour le moment du moins, les reléguer dans un état béni de non-pertinence. Le tempérament et la teneur du troisième lieu sont optimistes ; ils sont gais. `\`

Le but est d'apprécier la compagnie de ses semblables et de se réjouir de la nouveauté de leur caractère, et non de s'apitoyer sur les malheurs.

`\paragraph{}`Les transformations qui s'opèrent lors du passage du monde des soins mondains à la magie du troisième lieu se manifestent souvent de manière visible chez l'individu. En l'espace de quelques heures, les individus peuvent se traîner jusqu'à leur domicile - en fronçant les sourcils, fatigués, courbés - pour entrer quelques heures plus tard dans leur club ou leur taverne préférés avec un large sourire et une posture droite. Richard West a suivi l'une des "belles personnes" de New York depuis sa limousine dans la rue, jusqu'aux marches et à l'intérieur du Club 21, observant que "lorsque Marvin a franchi les portes ouvertes et s'est retrouvé dans le hall, ses traits se sont adoucis. Le froncement de sourcils avait disparu, la fanfaronnade de l'importance s'était dissipée et avait été laissée sur le trottoir. Il sentait la vieille magie remonter." `\footnote{Richard West, "The Power of 21," New York (5 October 1981), 33.}`

`\paragraph{}`Dans le récit tragique de Michael Daly sur le jeune Peter MacPartland (un fils "parfait" issu d'une famille "parfaite") qui a été accusé du meurtre de son père, il est fait mention d'un endroit, peut-être le seul, où MacPartland a pu trouver un soulagement à la lutte et à la compétition constantes qui caractérisaient sa vie. Le lundi soir, un ami l'accompagnait au Rudy's, une taverne de la classe ouvrière, pour regarder "Monday Night Football". "C'était Yale qui envahissait un bar de la classe ouvrière", raconte l'ami. "C'était comme sa première liberté, quelle qu'elle soit. Il pensait que c'était l'endroit le plus propre du monde." `\footnote{Michael Daly, "Break Point," New York (5 October 1981), 45.}` L'évasion pure et simple peut prendre de nombreuses formes et ne suffit pas à expliquer des transformations comme celles-ci.

`\section{La conversation est l'activité principale}`

`\paragraph{}`Le terrain neutre fournit le lieu, et la mise à niveau prépare le terrain pour l'activité cardinale et durable des tiers lieux partout dans le monde. Cette activité est la conversation. Rien

n'indique plus clairement l'existence d'un troisième lieu que le fait qu'on y parle bien, qu'il soit animé, scintillant, coloré et engageant. Les joies de l'association dans les tiers lieux peuvent être initialement marquées par des sourires et des yeux pétillants, des poignées de main et des tapes dans le dos, mais elles se poursuivent et sont maintenues dans une conversation agréable et divertissante.

`\paragraph{}`Une comparaison des cultures révèle aisément que la popularité de la conversation dans une société est étroitement liée à la popularité des tiers lieux. Dans les années 1970, l'économiste Tibor Scitovsky a présenté des données statistiques confirmant ce que d'autres avaient observé par hasard.`\footnote{Tibor Scitovsky, The Joyless Economy (New York: Oxford University Press, 1976), Chapter 11.}` Le taux de fréquentation des pubs en Angleterre ou des cafés en France est élevé et correspond à un penchant évident pour la conversation sociable. `\`

Le taux de fréquentation des pubs en Angleterre ou des cafés en France est élevé et correspond à un penchant évident pour la conversation sociable. Les touristes américains, note Scitovsky, "sont généralement frappés et souvent moralement choqués par l'attitude beaucoup plus détendue et frivole envers la vie de presque tous les étrangers, manifestée par l'énorme quantité de paroles en l'air qu'ils engagent, sur les promenades et les bancs de parc, dans les cafés, les sandwicheries, les halls d'entrée, les embrasures de porte et partout où les gens se rassemblent". Et, dans les pubs et les cafés, poursuit Scitovsky, "la socialisation plutôt que la boisson est clairement la principale occupation de la plupart des gens".

`\paragraph{}`Les hommes de lettres américains manifestent souvent de l'envie à l'égard des sociétés où la conversation est mieux considérée qu'ici, et reconnaissent généralement le lien entre l'activité et le cadre. Emerson, dans son essai sur les "Propos de table", discute de l'importance des grandes villes pour représenter la puissance et le génie d'une nation.`\footnote{Ralph Waldo Emerson, Essays and Journals (New York: Doubleday, 1968), 158.}` Il se concentre sur Paris, qui a dominé pendant si longtemps et à tel point qu'elle a influencé toute l'Europe. Après avoir énuméré les nombreux domaines dans lesquels cette ville est devenue le "centre social du monde", il conclut que son "mérite suprême est d'être la ville de la conversation et des cafés".

`\paragraph{}`Dans un essai populaire sur "La condition américaine", Richard Goodwin invitait ses lecteurs à comparer l'heure de pointe dans nos grandes villes avec la fin de la journée de travail dans l'Italie de la Renaissance : "Maintenant, à Florence, lorsque l'air est rouge du coucher de soleil d'été, que les campaniles commencent à sonner les vêpres et que le travail de la journée est terminé, tout le monde se rassemble sur les piazzas. Les marches de Santa Maria del Fiore grouillent d'hommes de tous les rangs et de toutes les classes ; artisans, marchands, professeurs, artistes, médecins, techniciens, poètes, savants. Mille esprits, mille discussions ; un mélange animé de questions, de problèmes, de nouvelles des derniers événements, de

plaisanteries ; un jeu inépuisable de langage et de pensée, une curiosité vibrante ; le tempérament changeant de mille esprits par lesquels chaque objet de discussion est décomposé en une infinité de sens et de significations - tout cela naît, puis se consume. Et c'est là le plaisir du public florentin".^{\footnote{Richard Goodwin, "The American Condition," The New Yorker (28 January 1974), 36.}}

\paragraph{} Le jugement porté sur la conversation dans notre société est généralement double : nous ne lui accordons pas de valeur et nous ne la maîtrisons pas. "En ce qui concerne nos compétences, Tibor Scitovsky a noté que notre façon de bavarder est "timide et... nous n'avons pas réussi à développer le lieu et les installations nécessaires à une conversation sans intérêt. Nous manquons de ce qui fait les conversations".\

En estimant à leur juste valeur les conversations futiles, les Américains ont correctement évalué la valeur d'une grande partie de ce que nous entendons. C'est stupide, banal, égocentrique et irréfléchi.

\paragraph{} Si la conversation n'est pas seulement l'attraction principale mais la condition sine qua non du tiers lieu, elle doit y être meilleure et, en effet, elle l'est. Dans ses cercles, l'art de la conversation est préservé contre son déclin dans les sphères plus larges, et les preuves de cette affirmation sont nombreuses.

\paragraph{}

Au départ, on peut noter un respect remarquable des règles de la conversation par rapport à leur abus presque partout ailleurs. De nombreux champions de l'art de la conversation ont énoncé ses règles simples. Henry Sedgwick le fait de manière très directe. En substance, ses règles sont les suivantes :

\begin{enumerate}

\item Restez silencieux votre part du temps (plus plutôt que moins).

\item Soyez attentif pendant que les autres parlent.

\item Dites ce que vous pensez, mais veillez à ne pas blesser les autres.

\item Évitez les sujets qui ne sont pas d'intérêt général.

\item Ne dites rien ou presque de vous-même personnellement, mais parlez des autres assemblés.

\item Évitez d'essayer d'instruire.

\item Parlez d'une voix aussi basse que possible pour que les autres puissent entendre.

\end{enumerate}

\paragraph{} Les règles, on le verra, correspondent à l'ordre démocratique, ou au nivellement, qui prévaut dans les tiers lieux. Chacun semble parler juste ce qu'il faut, et tous sont censés contribuer. La sociabilité pure est tout autant soumise à une forme correcte que n'importe quel autre type d'association, et ce style de conversation incarne cette forme. À la différence de ces royaumes corporatifs où le statut dicte qui peut parler, quand et combien, et qui peut utiliser la légèreté et contre quelles cibles, le troisième

lieu fait appel de la même manière à tous ceux qui y sont rassemblés. Même les esprits les plus vifs doivent s'abstenir de dominer la conversation, car tous sont là pour parler et pour écouter.

\paragraph{} En mettant l'accent sur le style plutôt que sur le vocabulaire, la conversation dans un tiers-lieu complète également le processus de nivellement. Au cours de ses enquêtes sur la vie dans les clubs de la classe ouvrière anglaise, Brian Jackson a été frappé par l'éloquence des travailleurs ordinaires lorsqu'ils s'exprimaient dans des environnements familiers et confortables. Il a été surpris d'entendre les ouvriers parler avec la "verve et le panache" des acteurs shakespeariens. J'ai observé le même art chez les fermiers et autres travailleurs des communautés du Midwest qui pouvaient réciter, de façon dramatique, vers après vers de poésie, ramener les coqs de bruyère locaux à leurs justes proportions, ou plaider contre la consolidation des écoles dans un style émouvant et éloquent.

\paragraph{} À Santa Barbara, il existe une taverne appelée The English Department, tenue par un homme qui a été banni du département d'anglais de l'université locale pour des raisons que cet auguste corps n'a jamais jugé bon de partager. Il a passé la majeure partie de sa vie adulte à écouter parler. Il avait écouté dans les séminaires, les salles de classe, les bureaux et les couloirs de divers départements d'anglais. Mais la taverne, il a trouvé, c'était mieux ; c'était vivant. "Écoutez ces gens", disait-il de ses clients. "Avez-vous déjà entendu un endroit rempli comme celui-ci ? Et ils sont tous intéressés par ce qu'ils disent. Il y a une véritable curiosité ici." Dans un moment de candeur, un ancien président d'une association professionnelle dans l'une des sciences sociales a déclaré à un auditoire que, d'après son expérience, la plupart des départements universitaires "privent effectivement leurs étudiants de leur esprit maternel". Le propriétaire de The English Department avait fait la même découverte. En revanche, les troisièmes places sont de véritables gymnases de l'esprit maternel.

\paragraph{} La supériorité conversationnelle du tiers-lieu est également évidente dans le mal que l'ennui peut y infliger. Ceux qui ont la réputation méprisable d'être ennuyeux ne l'ont pas gagnée à la maison ou dans le milieu de travail proprement dit, mais presque exclusivement dans les lieux et occasions propices à la sociabilité. Là où les gens attendent davantage de la conversation, ils sont en conséquence dégoûtés par ceux qui en abusent, que ce soit en tuant un sujet par des remarques inappropriées ou en parlant plus que leur part du temps. De manière caractéristique, les emmerdeurs parlent plus fort que les autres, substituant le volume et la verbosité à l'esprit et à la substance. Le fait qu'ils ne parviennent pas à obtenir l'effet qu'ils désirent ne fait qu'accroître leurs exigences envers la patience du groupe. La conversation est un jeu animé, mais l'emmerdeur s'accapare la balle, incapable de la marquer mais peu disposé à la transmettre aux autres.

\paragraph{} Les emmerdeurs sont le fléau de la sociabilité et une malédiction pour les "clubbeurs". À leur sujet, John Timbs, chroniqueur prolifique de la vie des clubs anglais, a cité un jour le conseil d'un membre expérimenté et bien informé : "Avant tout, un club doit être grand. Chaque club doit avoir ses emmerdeurs, mais dans un grand club, on peut s'écarter de leur chemin". Avoir un ou plusieurs emmerdeurs comme "frères officiels" est une perspective inquiétante, qui suggère un avantage supplémentaire des lieux inclusifs et informels par rapport au club formel et exclusif. Il est tellement plus facile de s'échapper.

\paragraph{} L'amélioration de la qualité de la conversation au sein du tiers-lieu est également suggérée par son caractère. Elle est plus animée qu'ailleurs, moins inhibée et plus passionnée. Par rapport au discours dans les autres domaines, elle est plus dramatique et plus souvent accompagnée de rires et de l'exercice de l'esprit. Le caractère du discours a un effet transcendant, qu'Emerson a un jour illustré par un épisode impliquant deux transporteurs en route pour Paris. L'un des groupes ne parvenait pas à engager la conversation, tandis que l'autre s'y engouffrait rapidement. "Les premiers, à leur arrivée, avaient des accidents regrettables à raconter, un orage formidable, un danger et la peur, la morosité pour tous... Les autres entendirent ces détails avec surprise - l'orage, la boue, le danger. Ils ne savaient rien de tout cela ; ils avaient oublié la terre ; ils avaient respiré un air plus élevé." La conversation dans un tiers-lieu est généralement captivante. La conscience des conditions et du temps s'échappe souvent au milieu de son flux animé.

\paragraph{} Tout ce qui interrompt le flux animé de la conversation est ruineux pour un tiers-lieu, qu'il s'agisse de l'ennui, d'une horde d'étudiants barbares ou de gadgets mécaniques ou électroniques. Le plus courant est le bruit qui passe pour de la musique, bien qu'il faille comprendre que lorsque la conversation doit être savourée, même Mozart est du bruit s'il est joué trop fort. En Amérique, en particulier, de nombreux établissements publics résonnent d'une musique si forte qu'il est impossible d'avoir une conversation agréable. Il n'est pas toujours évident de comprendre pourquoi la direction choisit d'écraser la conversation normale de vingt décibels. Il se peut que ce soit pour donner l'illusion de la vie au sein d'une assemblée apathique et fragmentée, pour attirer un type particulier de clientèle, parce que la direction a appris que les gens ont tendance à boire plus et plus vite lorsqu'ils sont soumis à un bruit fort, ou simplement parce que le responsable aime cela. Dans tous les cas, le potentiel d'un troisième lieu peut être éliminé en appuyant sur un interrupteur, car ce qui empêche la conversation poussera ceux qui l'apprécient à chercher un autre cadre.

\paragraph{} Tout comme il existe des organismes et des activités qui nuisent à la conversation, il en existe qui l'aident et l'encouragent. Les tiers lieux intègrent souvent ces activités et peuvent même émerger autour d'elles. Pour être plus précis, la conversation est un jeu qui

se marie bien avec de nombreux autres jeux selon la manière dont on y joue. Dans les clubs où je regarde les autres jouer au rami, par exemple, il est rare qu'une carte soit jouée sans commentaire et il est encore plus rare que la main soit distribuée sans qu'un jugement terrible soit porté sur le croupier. Le jeu et la conversation se déroulent de manière animée, la discussion renforçant le jeu de cartes, le jeu de cartes donnant une stimulation éternelle à la discussion. Les observations de Jackson dans les clubs de la classe ouvrière anglaise le confirment. "Beaucoup de temps, a-t-il noté, est consacré aux jeux. Le Cribble et les dominos sont synonymes de conversations interminables et d'évaluations à bâtons rompus des personnalités. Les spectateurs ne sont jamais tranquilles, et chaque étape du jeu suscite des commentaires - le plus souvent sur les caractéristiques des joueurs plutôt que sur le jeu ; leur sournoiserie, leur lenteur, leur rapidité, leur méchanceté, leurs allusions à des incidents de l'histoire du club dont on se souvient depuis longtemps".

\paragraph{} Tous les jeux ne stimulent pas la conversation et le \og kibitizing \fg{} {} \footnote{ kibitizing est un terme anglais désignant le fait d'être fatigué, de ne pas vouloir participer en prétextant cette fatigue et, donc, de ne pas agir \og tel qu'il le faudrait \fg{} . « kibitz » est utilisé pour désigner le type de personne ayant cette attitude. Le « bitzing » est l'abréviation de kibitizing.} ; par conséquent, tous les jeux ne sont pas complémentaires à l'association du tiers-lieu. Une salle remplie d'individus occupés à jouer à des jeux vidéo n'est pas un tiers-lieu, pas plus qu'un salon discret dans lequel des couples regardent tranquillement des plateaux de backgammon. Le billard amateur s'intègre bien dans les activités du tiers-lieu en général, à condition que la personnalité ne soit pas entièrement sacrifiée aux compétences techniques ou que le jeu ne soit pas réduit à la seule question de savoir qui gagne. Par-dessus tout, c'est la latitude dont jouit la personnalité à chaque tour qui fait la différence.

\paragraph{} Le potentiel social des jeux a été joliment illustré par le récit de Laurence Wylie sur la vie dans le petit village français de Peyranne. Wylie avait noté les différentes façons dont le jeu de boules populaire était joué devant le café local. "L'esprit, l'humour, le sarcasme, les insultes, les serments, la logique, la démonstration expérimentale et la capacité à dramatiser une situation donnaient au jeu son intérêt essentiel." Lorsque ces caractéristiques du jeu sont présentes, le jeu de boules, relativement simple, devient un événement social et sportif à part entière et animé. D'autre part, "les spectateurs ignoreront un jeu joué par des hommes physiquement habiles mais incapables de dramatiser leur jeu, et ils se presseront autour d'un jeu joué par des hommes qui ne jouent pas très bien mais qui sont pleins d'esprit, dramatiques, astucieux, dans leur capacité à déjouer leurs adversaires. Les joueurs les plus populaires, bien sûr, sont ceux qui combinent l'habileté avec cet esprit."

\paragraph{} Comprendre la nature du tiers-lieu, c'est reconnaître que,

même si la queue de billard peut être levée ou les cartons retournés dans leur boîte, le jeu continue. C'est un jeu qui, comme l'a fait remarquer Sedgwick, "exige deux personnes et gagne en richesse et en variété s'il y en a quatre ou cinq de plus... il fait travailler l'intelligence et le cœur, il fait appel à la mémoire et à l'imagination, il a tout l'intérêt dérivé de l'incertitude et de l'inattendu, il exige de la retenue, de la maîtrise de soi, de l'effort, de la rapidité, bref, toutes les qualités qui rendent un jeu passionnant". Le jeu, c'est la conversation et le tiers-lieu, c'est son terrain.

`\section{Accommodant et accessible}`

`\paragraph{}`Les tiers-lieux qui rendent les meilleurs et les plus complets services sont ceux où l'on peut se rendre seul à presque toute heure du jour ou de la soirée avec l'assurance d'y trouver des connaissances. Disposer d'un tel endroit lorsque les démons de la solitude ou de l'ennui frappent ou lorsque les pressions et les frustrations de la journée appellent à la détente en bonne compagnie est une ressource puissante. Là où ils existent, ces lieux témoignent des liens qui unissent les gens. "Une vie communautaire existe", déclare le sociologue Philip Slater, "lorsque l'on peut se rendre quotidiennement dans un lieu donné et voir un grand nombre de personnes qu'on connaît".

`\paragraph{}`Cette nécessité apparemment simple de la communauté est devenue difficile à atteindre. Au-delà du lieu de travail (que Slater n'a sans doute pas voulu inclure), seule une modeste proportion d'Américains de la classe moyenne peut prétendre à un tel lieu.

`\paragraph{}`L'évolution de notre environnement leur est de plus en plus hostile. Leur nombre décroissant chez nous, comparé à leur profusion dans de nombreux autres pays, souligne l'importance de l'accessibilité des tiers lieux. L'accès à ces lieux doit être facile pour qu'ils puissent survivre et servir, et la facilité avec laquelle on peut visiter un tiers-lieu est une question de temps et de lieu.

`\paragraph{}`Traditionnellement, les tiers lieux ont de longues heures d'ouverture. Les premiers cafés anglais étaient ouverts seize heures par jour, et la plupart de nos cafés et beignets sont ouverts 24 heures sur 24. Les tavernes servent généralement de neuf heures du matin environ jusqu'aux petites heures du matin suivant, sauf si la loi en décide autrement. Dans de nombreux magasins de détail, les comptoirs de café sont ouverts bien avant le reste du magasin. La plupart des établissements qui servent de tiers lieux sont accessibles pendant les heures de travail et les heures creuses de la journée.

`\paragraph{}`Il doit en être ainsi, car le tiers lieu n'accueille les gens que lorsqu'ils sont libérés de leurs responsabilités ailleurs. Les institutions de base - maison, travail, école - ont des prétentions

qui ne peuvent être ignorées. Les tiers lieux doivent se tenir prêts à répondre aux besoins de sociabilité et de détente des gens dans les intervalles qui précèdent, qui suivent et qui séparent leurs apparitions

\paragraph{} Il doit en être ainsi, car le tiers lieu n'accueille les gens que lorsqu'ils sont libérés de leurs responsabilités ailleurs. Les institutions de base - maison, travail, école - ont des prétentions qui ne peuvent être ignorées. Les tiers lieux doivent se tenir prêts à répondre aux besoins de sociabilité et de détente des gens dans les intervalles qui précèdent, suivent et séparent leurs rendez-vous obligatoires ailleurs. Ceux qui disposent de tiers lieux font preuve de régularité dans leurs visites, mais il ne s'agit pas de la régularité ponctuelle et sans faille dont on fait preuve par respect pour le travail ou la famille. Le timing est lâche, des jours sont manqués, certaines visites sont brèves, etc. Du point de vue de l'établissement, il y a une fluidité dans les arrivées et les départs et une incohérence dans les membres à n'importe quelle heure ou jour. Par conséquent, l'activité qui se déroule dans les tiers lieux est largement non planifiée, non programmée, non organisée et non structurée. C'est là, cependant, que réside le charme. Ce sont justement ces écarts par rapport au penchant de la classe moyenne pour l'organisation qui donnent au troisième lieu une grande partie de son caractère et de son attrait et qui lui permettent de s'écarter radicalement des routines de la maison et du travail.

\paragraph{} L'emplacement des tiers lieux est tout aussi important que le moment choisi, et lui est étroitement lié. Lorsque les lieux de rassemblement informels sont éloignés de la résidence, leur attrait diminue, et ce pour deux raisons. Il est peu pratique de s'y rendre et il est peu probable que l'on connaisse les clients.

\paragraph{} L'importance des lieux proches est illustrée par le pub anglais typique. Bien que dans un cas, son accessibilité ait été fortement réduite par des lois qui ont diminué de moitié ses heures d'ouverture normales, il a néanmoins prospéré grâce à son accessibilité physique. L'indice est dans le nom ; les pubs sont appelés locaux et chacun d'entre eux est le local de quelqu'un. Étant donné que de nombreux pubs sont situés parmi les maisons de ceux qui les fréquentent, les gens s'y rendent fréquemment, à la fois parce qu'ils sont accessibles et parce que leurs clients sont assurés de la compagnie de visages amicaux et familiers. De l'autre côté de la Manche, l'utilisation sociable du domaine public est également élevée, tout comme la disponibilité des lieux de rassemblement. Chaque quartier, sinon chaque pâté de maisons, a son café et, comme en Angleterre, ceux-ci ont servi à mettre les habitants en contact fréquent et amical les uns avec les autres. Là où les tiers lieux sont prolifiques dans la topographie urbaine, les gens peuvent assouvir leurs instincts sociaux comme ils le souhaitent. Certains ne fréquenteront jamais ces lieux. D'autres le feront rarement. Certains s'y rendront uniquement en compagnie d'autres personnes. Beaucoup iront

et viendront en tant qu'individus.

\section{Noyau dur}

\paragraph{}L'attrait d'un tiers lieu ne dépend que secondairement du nombre de places assises, de la variété des boissons servies, de la disponibilité d'un parking, des prix ou d'autres caractéristiques. Ce qui attire le visiteur régulier dans un tiers lieu est fourni non pas par la direction mais par les autres clients. Un tiers lieu n'est qu'un espace vide si les bonnes personnes ne sont pas là pour le faire vivre, et ce sont les habitués. Ce sont les habitués qui donnent au lieu son caractère et qui garantissent qu'à chaque visite, une partie de la bande sera là.

\paragraph{}Les tiers lieux sont dominés par leurs habitués, mais pas nécessairement dans un sens numérique. Ce sont les habitués, quel que soit leur nombre en une occasion donnée, qui se sentent chez eux dans un lieu et donnent le ton de la convivialité. Ce sont les habitués dont l'humeur et les manières donnent un style d'interaction contagieux et dont l'acceptation de nouveaux visages est cruciale. L'accueil de l'hôte, bien qu'important, n'est pas celui qui compte vraiment ; l'accueil et l'acceptation offerts de l'autre côté du comptoir du bar invitent le nouveau venu dans le monde de l'association de la troisième place.

\paragraph{}L'importance d'une foule régulière est démontrée chaque jour à travers l'Amérique dans les débits de boissons qui n'ont pas une clientèle fidèle. Les clients sont assis à distance les uns des autres. Beaucoup semblent se pencher sur une boule de plomb invisible, assise sur leurs genoux. Ils décollent les étiquettes des bouteilles de bière. Ils étudient les messages publicitaires sur les boîtes d'allumettes. Ils regardent la télévision de l'après-midi comme si elle était d'un intérêt impérieux. La scène rappelle "l'ambiance de fin du monde" décrite par Henry Miller dans sa description déprimante des bars américains. Il règne une atmosphère de léthargie, voire de véritable désespoir. La plupart des malheureux clients, on peut en être sûr, n'entrent pas seulement pour boire un verre mais aussi pour trouver la joie qui devrait être la compagne de la boisson. Cherchant à s'évader de la solitude ou de l'ennui, ils ne parviennent qu'à intensifier ces sentiments par leur incapacité à établir une relation entre eux. Ils sont presque toujours condamnés, car si le silence n'est pas immédiatement rompu par des inconnus, il l'est rarement. Cette scène lugubre ne se retrouve pas dans les tiers lieux ou chez ceux qui ont des tiers lieux. Ceux qui deviennent des habitués n'ont jamais à y être confrontés.

\paragraph{}Chaque habitué a été un jour un nouveau venu, et l'acceptation des nouveaux venus est essentielle à la vitalité soutenue du tiers-lieu. L'acceptation dans le cercle n'est pas difficile, mais elle n'est pas non plus automatique. On peut apprendre une grande partie de ce qui est en jeu en observant l'ordre d'accueil dans les

tiers lieux. Le plus enthousiaste est le prodigue qui revient, l'individu qui était auparavant un habitué loyal et accepté mais que les circonstances ont éloigné au cours des derniers mois. Cet individu est peut-être le seul à recevoir plus que sa part démocratique d'attention. Après tout, il a été absent et il y a beaucoup de choses à lui demander et à lui dire. Ensuite, dans l'ordre d'accueil, l'habitué fait son apparition prévue. Le groupe comptait sur son arrivée et le salue en conséquence. Il est suivi par l'étranger ou le nouveau venu qui entre en compagnie d'un autre habitué. Viennent ensuite les étrangers par deux et, au bas de l'ordre, l'étranger solitaire, dont l'acceptation sera la plus longue.

\paragraph{} Pourtant, c'est l'étranger isolé qui a le plus de chances de devenir un habitué. Ce qu'il doit faire, c'est établir la confiance. Plus que toute autre chose, c'est l'élément de confiance qui dicte la force de l'accueil. Les étrangers accompagnés d'habitues se portent garants. Les étrangers qui vont par deux ont l'air de bien s'entendre, du moins l'un avec l'autre, et ils discutent généralement d'une manière qui atteste de leur acceptabilité. L'étranger solitaire, en revanche, n'a pas grand-chose pour le soutenir. Bien qu'il soit dans la nature des groupes inclusifs d'accueillir les nouveaux joueurs dans le jeu de la conversation, il est également dans leur nature de vouloir connaître et faire confiance à ceux avec qui ils parlent. Puisque la vie publique américaine est relativement dépourvue de ces rituels de connexion qui, dans d'autres cultures, servent à assurer les présentations d'étrangers, l'ordre d'accueil est doublement important.

\paragraph{} Comment, alors, l'étranger isolé devient-il un membre du groupe ? Ce n'est pas difficile, mais cela prend du temps en raison du type de confiance qui doit être établi. Ce n'est pas le genre de confiance sur laquelle les banques fondent leurs cotes de crédit ou celle qui existe entre des soldats dont la vie dépend les uns des autres. Il s'agit plutôt de la confiance entre des jeunes qui jouent au baseball dans un terrain vague sans surveillance. Ceux qui se présentent régulièrement et jouent un jeu relativement correct deviennent des habitués. De la même manière, le groupe du tiers-lieu a besoin de savoir que le nouveau venu est un type décent, capable de donner et de recevoir une conversation selon les modes de civilité et de respect mutuel qui prévalent parmi eux, et le groupe a besoin d'une certaine assurance que le nouveau visage va devenir un visage familier. Ce genre de confiance grandit avec chaque visite. Le plus souvent, on réapparaît simplement et on essaie de ne pas être insupportable. De ces deux conditions d'admission ou d'acceptation, la régularité de la fréquentation est clairement la plus importante.

\paragraph{} Du point de vue du nouvel arrivant, les groupes du tiers-lieu semblent souvent plus homogènes et fermés aux étrangers qu'ils ne le sont en réalité. Ceux qui n'en font pas encore partie soupçonnent rarement leur grande capacité à accepter la diversité dans leurs rangs. Elijah Anderson a pu écrire une analyse pénétrante d'un troisième lieu noir parce que cet étudiant universitaire de classe moyenne a été

accepté par la compagnie régulière et relativement peu instruite d'un bar de ghetto de classe inférieure. En Angleterre, le bar public au sein d'une maison publique à plusieurs pièces est réservé aux clients de la classe ouvrière et est interdit aux personnes bien habillées qui peuvent s'offrir les pièces les plus luxueuses. Mais, comme le rapporte un observateur, "une fois que vous y êtes entré plusieurs fois, vous pouvez y aller quand vous voulez." De tels exemples sont révélateurs du caractère des lieux inclusifs où les membres prennent autant de plaisir à admettre des membres improbables que les lieux exclusifs à s'assurer que les nouveaux arrivants répondent à des qualifications appropriées et étroites.

\section{Discrétion}

\paragraph{} En tant que structure physique, le tiers-lieu est généralement simple. Dans certains cas, il est même un peu moins ordinaire. L'une des raisons pour lesquelles il est difficile de convaincre certaines personnes de l'importance du tiers-lieu est que beaucoup d'entre eux ont une apparence qui suggère le contraire. Pour la plupart, les tiers lieux n'ont rien d'impressionnant. À quelques exceptions près, ils ne font pas l'objet de publicité ; ils ne sont pas élégants. Dans les cultures où la publicité de masse prévaut et où l'apparence est valorisée par rapport à la substance, le tiers-lieu a d'autant plus de chances de ne pas impressionner les non-initiés.

\paragraph{} Plusieurs facteurs contribuent à la familiarité caractéristique des tiers lieux. Premièrement, et pour rappeler l'observation d'Emerson, il n'existe pas de temples construits pour l'amitié. Les tiers lieux ne sont pas construits en tant que tels. Ce sont plutôt des établissements construits à d'autres fins qui sont réquisitionnés par ceux qui cherchent un endroit où ils peuvent s'attarder en bonne compagnie. En général, c'est le lieu le plus ancien qui invite à ce genre de prise de contrôle. Les établissements plus récents sont plus attachés aux objectifs pour lesquels ils ont été construits. On s'attend à des profits maximums et non à un groupe de badauds. Les établissements plus récents ont également tendance à se trouver dans des emplacements de premier choix, dans l'espoir de tirer parti d'un volume élevé de clients de passage. Les établissements plus récents sont aussi plus susceptibles d'être des chaînes d'établissements dont les politiques et le personnel découragent la fréquentation. Même la nouvelle taverne n'est pas aussi susceptible de devenir un troisième lieu qu'une taverne plus ancienne, ce qui suggère qu'il y a plus que le but pour lequel ces lieux sont construits.

\paragraph{} La simplicité, ou l'intimité, est également la "coloration protectrice" de nombreux tiers lieux. N'ayant pas l'apparence brillante de l'établissement franchisé, les tiers lieux n'attirent pas un grand nombre d'étrangers ou de clients de passage. Ils ne répondent pas à la préférence de la classe moyenne pour la propreté et la modernité. Un endroit qui a l'air un peu miteux repousse généralement le client de passage de la classe moyenne et protège ceux qui s'y trouvent des

nombreuses intrusions de visiteurs occasionnels. Et, s'il s'agit d'un tiers lieu masculin où les femmes ne sont pas les bienvenues, un aspect un peu miteux contribue encore beaucoup à repousser la clientèle féminine. Je dois souligner que de nombreuses structures, par ailleurs usées et vieillissantes, sont maintenues méticuleusement propres par des propriétaires soucieux du confort et du plaisir de leurs clients. C'est la première impression du lieu qui est en cause ici.

`\paragraph{}`La sobriété, surtout à l'intérieur des tiers lieux, sert aussi à décourager la prétention de ceux qui s'y réunissent. Un décor non prétentieux correspond à et encourage le nivellement et l'abandon de la prétention sociale. Il fait partie d'un tissu plus large de non-prétention, qui inclut également la manière de s'habiller. Les habitués des tiers lieux ne rentrent pas chez eux pour se déguiser. Ils viennent plutôt comme ils sont. Si l'un d'entre eux arrive trop habillé, il sera déshonoré par un bon mot, et non par l'admiration ou l'envie. Dans les tiers lieux, les "visuels" qui entourent les individus ne leur font pas de l'ombre.

`\paragraph{}`La sobriété et la modestie qui entourent le tiers-lieu sont tout à fait appropriées et il ne pourrait probablement pas en être autrement. Lorsqu'il y a la moindre fanfare, les gens deviennent gênés. Certains seront inhibés par la timidité, d'autres succomberont à la prétention. Lorsque les gens considèrent l'établissement comme l'endroit "à la mode" pour être vu, le mercantilisme règne. Lorsque cela se produit, un établissement peut survivre ; il peut même prospérer, mais il cessera d'être un troisième lieu.

`\paragraph{}`Enfin, le profil visuel bas typique des tiers lieux est parallèle au profil bas qu'ils ont dans l'esprit de ceux qui les fréquentent. Pour l'habitué, bien qu'il puisse en tirer tous les avantages, les tiers-lieux sont une partie ordinaire de la routine quotidienne. La meilleure attitude à adopter à l'égard des tiers lieux est de les considérer comme un élément normal de la vie. La contribution des tiers lieux à la vie des gens dépend de leur intégration dans le courant quotidien de l'existence.

`\section{Ambiance}`

`\paragraph{}`L'humeur persistante du tiers-lieu est ludique. Ceux qui veulent garder une conversation sérieuse pendant plus d'une minute sont presque certainement voués à l'échec. Chaque sujet et chaque intervenant est un trapèze potentiel pour l'exercice et la démonstration de l'esprit. Parfois, l'esprit ludique est évident, comme lorsque le groupe rit et s'agite ; d'autres fois, il est subtil. Mais qu'il soit prononcé ou discret, l'esprit ludique est de la plus haute importance. Ici, la joie et l'acceptation règnent sur l'anxiété et l'aliénation. C'est l'élément magique qui réchauffe l'initié et rappelle à l'étranger qu'il ne fait pas partie du cercle magique, même s'il est assis à quelques mètres de là. Lorsque les habitués sont en action, l'étranger ne connaît certainement ni les personnages ni les règles selon lesquelles ils se prennent à la légère. La marque

indéniable de l'acceptation dans la compagnie des habitués de la troisième place n'est pas celle d'être pris au sérieux, mais celle d'être inclus dans les formes de jeu de leur association.

`\paragraph{}`Johan Huizinga, grand spécialiste du jeu, aurait reconnu le caractère de terrain de jeu du tiers-lieu, car il était clair pour lui que le jeu se déroule dans un lieu à part. Le jeu a ses terrains de jeu - "des endroits interdits, isolés, entourés de haies, sacrés, dans lesquels des règles spéciales s'appliquent. Tous sont des mondes temporaires au sein du monde ordinaire, dédiés à l'accomplissement d'un acte à part". La magie des terrains de jeu est séduisante. Ayant participé au jeu, l'individu est attiré par le lieu où il s'est déroulé. Huizinga admet que toutes les parties de billes ne mènent pas à la création d'un club, mais la tendance est là. Pourquoi ? Parce que "le sentiment d'être "à part ensemble" dans une situation exceptionnelle, de partager quelque chose d'important, ou de se retirer mutuellement du reste du monde et de rejeter les normes habituelles, conserve sa magie au-delà de la durée du jeu individuel. Le club se rapporte au jeu comme le chapeau à la tête". De nombreux couples sont certains d'avoir connu le sentiment auquel Huizinga fait allusion. Ils en font l'expérience lorsque, au cours de nombreux événements sociaux plus ennuyeux qu'ils ne devraient l'être, un moment magique se produit. Il peut s'agir d'une réunion impromptue, sans activité définie, où chacun reste plus longtemps que prévu parce qu'il s'amuse et n'a pas envie de partir. L'envie de revenir, de recréer et de revivre l'expérience est là. Invariablement, la suggestion est faite : "Faisons-le encore une fois !". Le tiers lieu existe en raison de cette envie.

`\section{Un autre foyer}`

`\paragraph{}`Si les établissements tels que la taverne du quartier étaient aussi mauvais que des générations d'épouses l'ont prétendu, peu de ces dames auraient eu des raisons de s'inquiéter. Les maisons malfaisantes seraient tombées de leur propre caractère fétide et peu recommandable. En fait, cependant, les tiers lieux rivalisent avec la maison sur de nombreux points et en sortent souvent vainqueurs. On peut penser que c'est la ressemblance d'un tiers lieu avec une maison confortable et non ses différences qui constitue la plus grande menace. Oui, c'est là que le bât blesse : le troisième lieu est souvent plus proche de la maison que du foyer.

`\paragraph{}`Si l'on utilise les première et deuxième définitions du domicile (selon Webster), le tiers lieu ne remplit pas les conditions requises, n'étant ni 1) le "lieu de résidence de la famille" ni 2) cette "unité sociale formée par une famille vivant ensemble". Mais la troisième définition du foyer comme offrant "un environnement agréable" est plus susceptible de s'appliquer au tiers lieu moyen qu'à la résidence familiale moyenne. Le cercle domestique peut perdurer sans convivialité, mais pas un tiers lieu. En effet, de nombreux nids familiaux sont des lieux brutaux où l'intimité existe sans même un

soupçon de civilité.

\paragraph{} De toute évidence, il existe une grande différence entre la résidence privée et le tiers lieu. Les maisons sont des lieux privés ; les tiers lieux sont publics. Les foyers sont principalement caractérisés par des relations hétérosociales ; les tiers lieux accueillent le plus souvent des personnes du même sexe. Les foyers offrent une grande variété d'activités, les tiers lieux beaucoup moins. Dans une large mesure, le tiers lieu est ce que le foyer n'est pas, mais il existe manifestement suffisamment de similitudes pour inviter à la comparaison.

\paragraph{} À la recherche de caractéristiques de "l'humanité", je suis tombé par hasard sur un ouvrage du psychologue David Seamon. Il y énonce cinq critères permettant d'évaluer les "foyers loin de chez soi". Les commentaires illustratifs de Seamon se limitent à la résidence privée. Il est clair qu'il n'avait pas prévu une telle comparaison, ce qui rend ses critères particulièrement utiles et non biaisés par rapport aux lieux publics.

\paragraph{} La maison nous enracine, commence Seamon ; elle fournit un centre physique autour duquel nous organisons nos allées et venues. Ceux qui ont un troisième lieu trouveront que le critère s'applique. Comme me l'a dit un jour un travailleur indépendant à propos de son café : "À part la maison, c'est le seul endroit où je sais que je serai tous les jours à peu près à la même heure". Si l'individu a un troisième lieu, le lieu le "possède" aussi : en Amérique, le troisième lieu n'enracine pas les individus aussi fortement que, par exemple, en France, mais il les enracine néanmoins. Ceux qui fréquentent régulièrement les tiers lieux s'attendent à voir des visages familiers. Les absences sont rapidement notées, et les personnes présentes s'interrogent les unes les autres sur un membre absent.

\paragraph{} Le tiers lieu ne peut pas imposer la régularité de l'apparition de l'individu, comme peuvent le faire la maison ou le travail. Une femme de l'Arizona m'a raconté le récit de son troisième lieu alors qu'elle était une femme seule qui travaillait à Chicago. Il illustre les attentes qui émergent parmi les habitués des tiers lieux. Elle et plusieurs autres personnes étaient devenues amies grâce à l'accessibilité et à l'attrait mutuels offerts par la pharmacie du coin et son service de restauration rapide. "Le magasin était plus un foyer que l'endroit où nous vivions tous", dit-elle, "dans les hôtels, les appartements, la YWCA, ou autre. Si l'un des membres du groupe manquait un jour, ce n'était pas grave. Si nous ne voyions pas quelqu'un pendant deux jours, quelqu'un allait vérifier que la personne allait bien. "

\paragraph{} Pour la plupart des Américains, les tiers lieux ne remplacent pas la maison dans la mesure où la sienne l'a fait. Dans certains cas, cependant, ils les enracinent encore plus. Matthew Dumont, un psychiatre de la côte Est, s'est un jour rendu "sous terre"

pour étudier un lieu qu'il a surnommé la Star Tavern, dans un quartier malfamé de sa ville. Il a constaté que le barman et sa taverne répondaient aux besoins des sans-abri bien mieux que les organismes locaux de santé et d'aide sociale. Le Star n'était pas une maison loin de la maison pour ces hommes. C'était un foyer.

`\paragraph{}`Le deuxième critère de "chez-soi" de Seamon est l'appropriation, ou un sentiment de possession et de contrôle d'un lieu qui n'implique pas nécessairement une propriété réelle. Ceux qui revendiquent un tiers lieu y font généralement référence à la première personne du possessif ("Rudy's est notre lieu de rencontre"), et ils s'y comportent comme s'ils en étaient les propriétaires.

`\paragraph{}`Lorsqu'on visite la maison d'un autre, on se sent forcément un peu comme un intrus, même si l'hôte est cordial, alors que le tiers-lieu engendre un sentiment différent. Ce dernier lieu est un lieu public, et l'habitué n'est pas un étranger. De plus, tout comme une mère réalise sa contribution à la famille, les habitués réalisent leur contribution au groupe sociable. Ils sont le groupe qui crée le lieu.

`\paragraph{}`Troisièmement, soutient Seamon, les foyers sont des lieux où les individus sont régénérés ou restaurés. Ici, on doit concéder volontiers que les tiers lieux ne sont pas recommandés pour les malades physiques ou les personnes épuisées. La maison, si ce n'est l'hôpital, est nécessaire pour eux. Mais pour ce qui est de la régénération de l'esprit, de la détente, de la relaxation, de la régénération sociale, le tiers-lieu est idéal. Nombreuses sont les épouses et les mères dévouées qui avoueront qu'elles se sentent le plus à l'aise avec leurs amis proches dans un lieu confortable, à l'écart de leur foyer et de leur famille.

`\paragraph{}`Le quatrième thème de l'"at-homeness" est le sentiment d'être à l'aise ou la "liberté d'être". Il implique l'expression active de la personnalité, l'affirmation de soi dans un environnement. Dans la maison, observe Seamon, cette liberté se manifeste dans le choix et la disposition des meubles et autres éléments de décor. Dans un tiers-lieu, elle se manifeste dans la conversation, la plaisanterie, la taquinerie, le chahut et autres comportements expressifs. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de laisser sa marque, d'être associé à un lieu même quand on n'y est pas.

`\paragraph{}`Enfin, il y a la chaleur. C'est la moins tangible des cinq qualités que Seamon associe à la "familiarité", et on ne la trouve pas dans tous les foyers. La chaleur naît de la convivialité, du soutien et de l'intérêt mutuel. Elle rayonne de la combinaison de la gaieté et de la camaraderie, et elle renforce le sentiment d'être vivant. À cet égard, le score est déséquilibré en faveur de la troisième place, car si les foyers peuvent exister sans chaleur, la troisième place ne le peut pas. Si les foyers fournissent beaucoup de choses nécessaires en dehors de la chaleur et de la convivialité, celles-ci sont essentielles à l'association avec le troisième lieu, qui se dissoudrait rapidement

sans elles.

`\paragraph{}`Seamon insiste sur la relation entre la chaleur d'une pièce ou d'un autre espace et l'utilisation qui en est faite. Les lieux non utilisés sont froids et les lieux non partagés manquent de chaleur. Seamon est également conscient de la forte augmentation des ménages "primaires" ou composés d'une seule personne aux États-Unis et se demande quel est l'impact de la perte de chaleur sur ces personnes et sur la société. Je partage la même inquiétude quant au déclin des tiers lieux qui diffusent de la chaleur dans les villes américaines, et je me risquerais à deviner l'effet de cette perte. Des gens plus froids !

`\section{Résumé}`

`\paragraph{}`Les tiers lieux existent sur un terrain neutre et servent à niveler leurs hôtes vers une condition d'égalité sociale. Dans ces lieux, la conversation est l'activité principale et le principal moyen de montrer et d'apprécier la personnalité et l'individualité de l'homme. Les tiers lieux sont considérés comme allant de soi et la plupart ont un profil bas. Étant donné que les institutions formelles de la société sont plus exigeantes envers l'individu, les tiers lieux sont normalement ouverts en dehors des heures de travail, ainsi qu'à d'autres moments. Le caractère d'un tiers-lieu est déterminé avant tout par sa clientèle régulière et est marqué par une ambiance ludique, qui contraste avec l'engagement plus sérieux des gens dans d'autres sphères. Bien qu'il s'agisse d'un environnement radicalement différent de la maison, le tiers lieu est remarquablement similaire à un bon foyer en ce qui concerne le confort psychologique et le soutien qu'il apporte.

`\paragraph{}`Telles sont les caractéristiques des tiers lieux qui semblent être universelles et essentielles à une vie publique informelle vitale. J'ai noté chacune d'entre elles tour à tour sans tenter de décrire les effets nets que ces différentes caractéristiques peuvent produire ensemble. Je vais maintenant m'intéresser à ces effets.

`\chapter{Fin de la première partie de traduction}`

`\paragraph{}`La première étape fixée pour la traduction est atteinte.

`\paragraph{}`La suite viendra plus tard car avant de s'y attaquer, il faut d'abord relire, corriger et peaufiner la traduction déjà faites.

`\end{document}`

From:
<https://tiers-lieux.be/> -

Permanent link:
<https://tiers-lieux.be/doku.php?id=tl:tgpp:traduction>

Last update: **2022/04/12 22:05**

